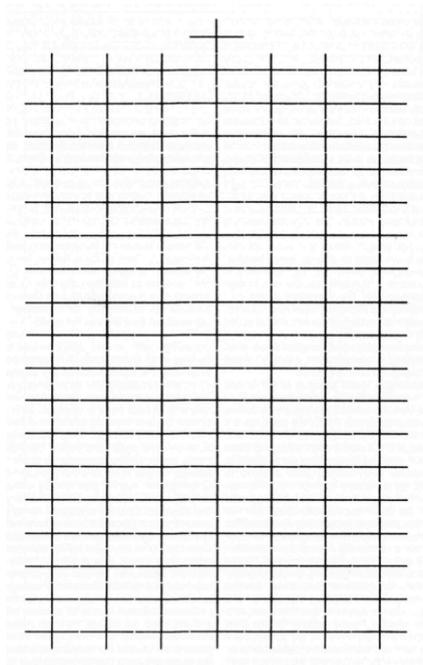


DOMUS DEI



c. 1938, Rudolf Schwarz

EPFL | ENAC | SAR | janvier 2021
Enoncé théorique de Master

Directeur d'énoncé : Vincent Kaufmann
Directeur pédagogique : Nicola Braghieri
Maître EPFL : Salvatore Aprea

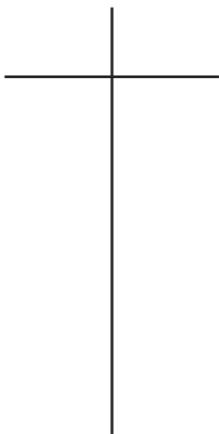
2021, Lucas Balet

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

DOMUS DEI

Rétrospective et avenir de l'église catholique en
Valais



Lucas Balet

11	Introduction
15	Partie I / Histoire
81	Partie II / Le Valais
139	Partie III / Eglise et société
163	Partie IV / Vers une nouvelle réforme
179	Conclusion

Introduction

Depuis toujours, les églises sont des édifices d'une importance architecturale, culturelle et historique connue de tous. Elles incarnent le symbole d'un lieu de rencontre entre Dieu et les hommes, un espace sacré propice à la prière et dans lequel se déroule l'action du rituel religieux. De telles caractéristiques engendrent forcément le développement d'une architecture particulière, une architecture majestueuse et identifiable entre toutes. La visibilité de cette architecture, la pérennité de leur usage ainsi que la simplicité et la permanence de leur programme ont fait des églises des monuments liant identité et tradition, leur permettant de jouer dans l'imaginaire architectural la fonction d'invariant historique et de fonder en conséquence *la supériorité de l'architecture sur la construction*.¹

Cependant, la baisse de la croyance et de la pratique religieuse entraîne aujourd'hui une désaffectation de ces bâtiments. Cette architecture, à l'image de la grandeur de Dieu et à l'image d'une importance (désormais moindre) de la religion dans la société, se retrouve donc délaissée, vide de fidèles et par conséquent vide de sens. L'incohérence de cette situation est un problème actuel sur lequel il m'a paru nécessaire de réfléchir, une constatation à l'origine de l'entreprise de ce travail.

Le décalage frappant entre les évolutions respectives de la religion et de la société, principal acteur du détachement de la population vis-à-vis de la croyance, est cependant une réalité qui ne date pas d'hier. Une étude historique de l'édifice religieux, durant le siècle où la complexité de ce décalage s'est trouvée à

son paroxysme, constitue donc la première partie de ce texte. Elle permet de saisir les liens étroits qui se sont tissés entre les églises et la culture architecturale tout au long de cette période, afin de faire des églises des édifices adaptés aux besoins nouveaux d'une société changeante.

La deuxième partie de ce travail recentre cette approche historique sur le Valais, région originelle du constat personnel de la situation et lieu choisi pour l'application d'une éventuelle solution. Au travers de ses caractéristiques, tant géographiques que culturelles particulières, l'histoire de l'évolution des édifices religieux en Valais est un savoir nécessaire à l'élaboration d'une proposition de réforme et d'un projet illustrant.

Au même titre que les caractéristiques architecturales, les relations sociales, qui se créent au sein de la communauté religieuse et en dehors, occupent une place importante dans l'histoire des églises. Ces liens entre les différents protagonistes d'une société locale, aujourd'hui mis en péril, sont alors identifiés et commentés dans la troisième partie de cette étude.

Enfin, en s'appuyant sur le précédent contenu, la dernière partie de ce travail propose une ouverture sur l'avenir des églises, un catalogue de réflexions permettant d'imaginer une éventuelle réforme de ces édifices.

¹ LEBRUN, Pierre. Le temps des églises mobiles, l'architecture religieuse des trente glorieuses. Gollion: Infolio, 2011, p. 95.

Partie I

Histoire

- 1 Exploration étymologique
- 2 Bouleversement typologique
- 3 Le cas du 20e siècle
 - a L'émergence des nouveaux matériaux
 - b La Première Guerre mondiale
 - c La Seconde Guerre mondiale
 - d Le concile de Vatican II
 - e Les années 1960-1970
 - f Changement de paradigmes



La séparation de l'Eglise et de l'Etat
Anonyme, 1905

Le mot *église* est ambivalent et désigne à la fois l'assemblée des fidèles ainsi que l'édifice destiné au culte qui l'abrite. A l'origine, ce mot vient du latin *ecclesia*, lui-même tiré de son homonyme grec qui traduit l'expression biblique *qahal Yahvé*, le peuple de Dieu. Premièrement, *Eglise* est utilisé pour désigner les unités culturelles reconnues et fait donc référence à une société de droit sans territoire propre, fondée sur une confession de foi et sur des manifestations culturelles réglées par une autorité légitime.¹ L'Eglise, qui constitue d'une part un mystère, une manifestation divine, est également une société terrestre. Elle est donc une institution humaine, et par conséquent faillible et réformable.² Historiquement, cette institution religieuse apparaît au sein de l'Empire romain et est fondée sur une communauté de croyance qui présente une grande diversité. Elle est un corps au sein duquel cohabitent les laïcs et les clercs selon une hiérarchie bien définie, où chacun occupe une place et un rôle précis dans l'exercice du culte.³ Son histoire complexe est parsemée de crises et de réformes qui l'ont transformée et façonnée jusqu'à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Au Moyen Age, l'importance de l'Eglise est telle qu'elle ne fait qu'un avec la société. A la Renaissance, elle se sépare de l'Etat, dissociant donc le profane et le sacré. Aujourd'hui, sa place dans la société se fait de plus en plus réduite, jusqu'à rendre les croyants presque marginaux.

Pour parfaire son rôle, l'Eglise se dote rapidement d'édifices conçus pour rassembler ses fidèles et célébrer le sacrifice de Dieu, venu sur terre pour racheter les êtres humains.⁴ D'abord



La dernière prière des martyrs chrétiens
Jean-Léon Gérôme, 1863

incarnée par des maisons individuelles discrètes, l'architecture chrétienne naît d'un acte politique, l'Edit de tolérance de 1787, qui autorise la religion chrétienne à s'extérioriser. Alors se répandent les églises, dont le soin apporté à la construction et au décor est décisif au statut de référence architecturale qu'elles endossent.⁵ Par leur architecture, les églises présentent le dialogue de l'homme avec Dieu et celui de l'Eglise avec la société.

Au fil du texte, sont abordés ces deux mots, identiques à une majuscule près. Il convient de noter que lorsque la majuscule apparaît, *Eglise* fait référence à l'institution religieuse. Dans le cas contraire, *église* désigne l'édifice.

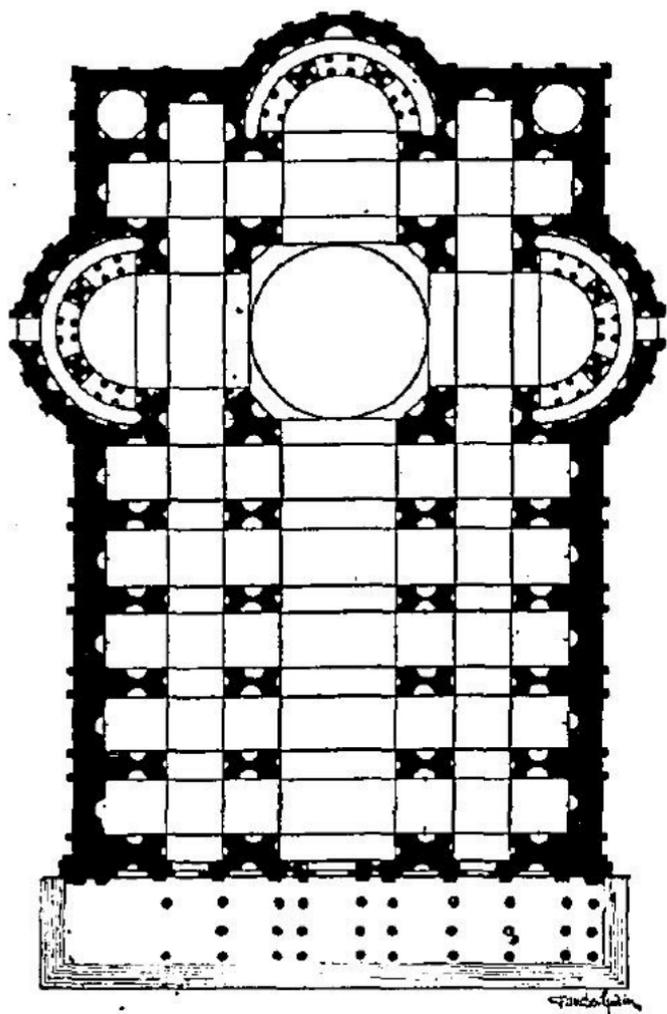
¹ DUPUY, Bernard. Eclésiologie. Encyclopædia Universalis France, 2020. <https://www.universalis.fr/>

² Ibid.

³ LE GENDRE, Armelle. Comment regarder une église. Editions Hazan, 2014, p. 7.

⁴ ERLANDE-BRANDENNURG, Alain. Eglise, architecture. Encyclopædia Universalis France, 2020. <https://www.universalis.fr/>

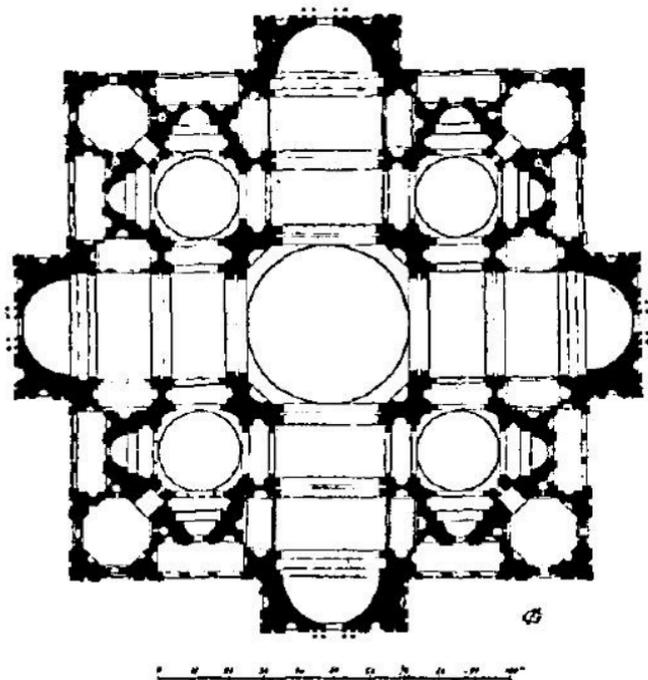
⁵ Ibid.



Basilique Saint-Pierre de Rome
Plan de Raphaël

Les églises sont des lieux sacrés, des espaces réservés au rassemblement chrétien et à la célébration du rite et de la prière. Ce sont des édifices complexes, semés d'images et saturés de symboles.¹ Elles structurent le territoire de la ville, constituent la plupart du temps le centre d'un village et deviennent donc des points de repères physiques. Elles sont aussi des concentrés d'art et d'architecture, reflétant les mouvances de la société. La manière d'organiser l'action rituelle constitue la principale préoccupation de la typologie ecclésiastique, qui propose deux systèmes distincts en réponse à cette problématique. Le premier, inspiré des basiliques romaines, est un plan longitudinal, dans lequel la communauté forme une procession linéaire vers un objet sacré situé en fin de parcours. Le second est une fusion du premier et d'un plan centripète dans lequel la communauté se regroupe autour d'un objet sacré situé au centre.² Ces deux types, autrement appelés plan basilical ou à croix latine et plan central ou à croix grecque, ont une valeur conceptuelle importante et déterminent la typologie architecturale d'une écrasante majorité des églises depuis des siècles.

Au 20^e siècle, l'histoire provoque cependant des mutations profondes au sein de l'édifice religieux, qui évolue autant du point de vue de la typologie que du parti architectural qui est choisi pour exprimer la foi. En effet, on assiste au début du siècle à l'émergence du *Neues Bauen*, courant architectural prônant un nouvel art de bâtir par l'emploi rationnel des nouveaux matériaux de construction. A travers l'industrie, l'économie et la production deviennent les nouveaux vecteurs d'une société



Basilique Saint-Pierre de Rome
Plan de Bramante

à la dérive depuis la révolution industrielle. Ce courant remet donc en question les fondamentaux de la culture architecturale, remise en question à laquelle l'église n'échappe pas. Dès lors, les édifices religieux construits illustrent à la fois des ambitions programmatiques qui tentent de s'adapter aux réflexions sociétales et des innovations techniques déterminantes dans leur expression architecturale. On observe en effet des églises qui changent leurs typologies ainsi que leurs caractéristiques spatiales en s'appuyant sur des nouvelles techniques de constructions ou en s'inspirant des courants architecturaux en vogue. Elles se détachent ainsi des références historiques rigides et s'orientent vers un nouveau type de plan à vaisseau unique, un plan comme une aula qui caractérise l'église moderne.

¹ LE GENDRE, Armelle. Comment regarder une église. Editions Hazan, 2014, p. 6.

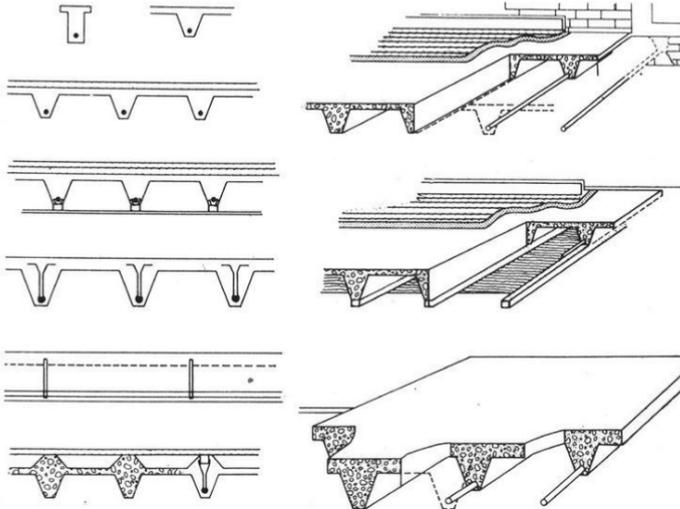
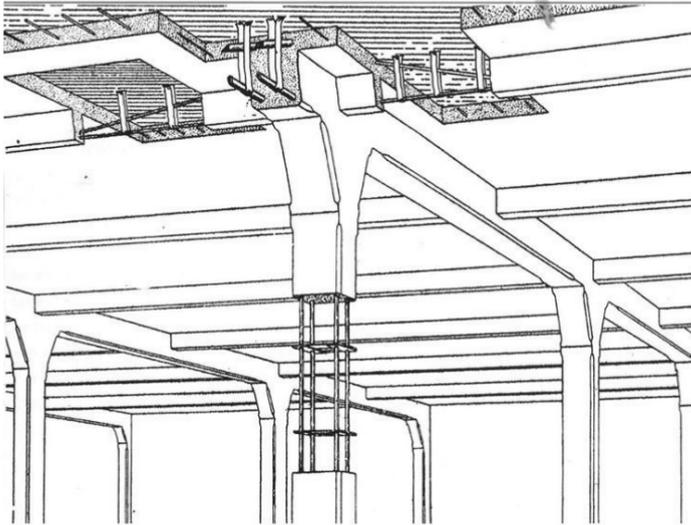
² New Catholic Encyclopedia. Church Architecture, History of . 16 Oct. 2020, <https://www.encyclopedia.com>



Des troupes allemandes assistent à la messe
Anvers, 1915

3 Le cas du 20e siècle

Le changement radical d'architecture découlant de l'expérience du 20e siècle est donc endigué au sein d'un processus de développement sociétal impliquant des concepts de matériaux et de techniques, mais aussi des changements culturels et religieux importants. Il est le produit d'expérimentations, d'une urgence ou encore d'un renouveau liturgique qui élabore un nouveau concept de l'Eglise en tant qu'institution. Cette combinaison de facteurs, développés successivement dans les sous-chapitres suivants, exerce une influence de premier ordre sur l'architecture des églises et donne, tout au long du siècle, naissance à des édifices religieux aux silhouettes alors encore méconnues.

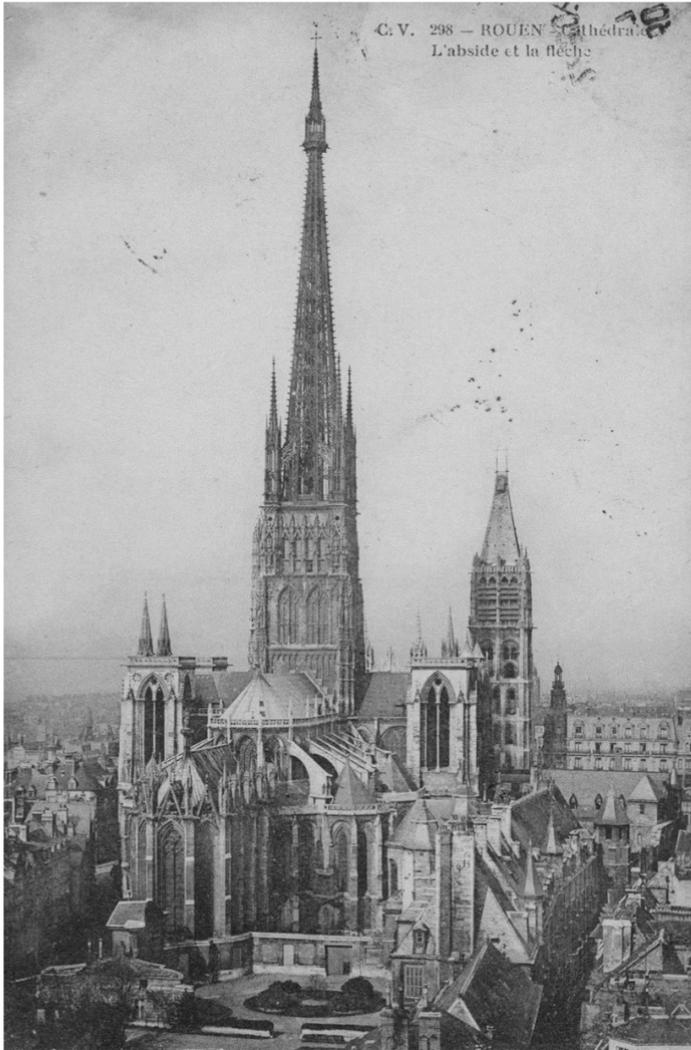


Le Système Hennebique
François Hennebique, 1892

a

L'émergence des nouveaux matériaux Support de la manifestation de l'idée d'église moderne

Ce ne sont pas les nouveaux matériaux de construction en soi qui conduisent à une nouvelle architecture ecclésiastique, mais petit à petit, ils rendent possible et encouragent l'emploi de solutions structurelles innovantes. Le fer et principalement le béton armé, d'abord timides, permettent ensuite au nouveau grand intérieur du design moderne de s'établir dans l'architecture religieuse et invitent les architectes à expérimenter et renouveler cette dernière.

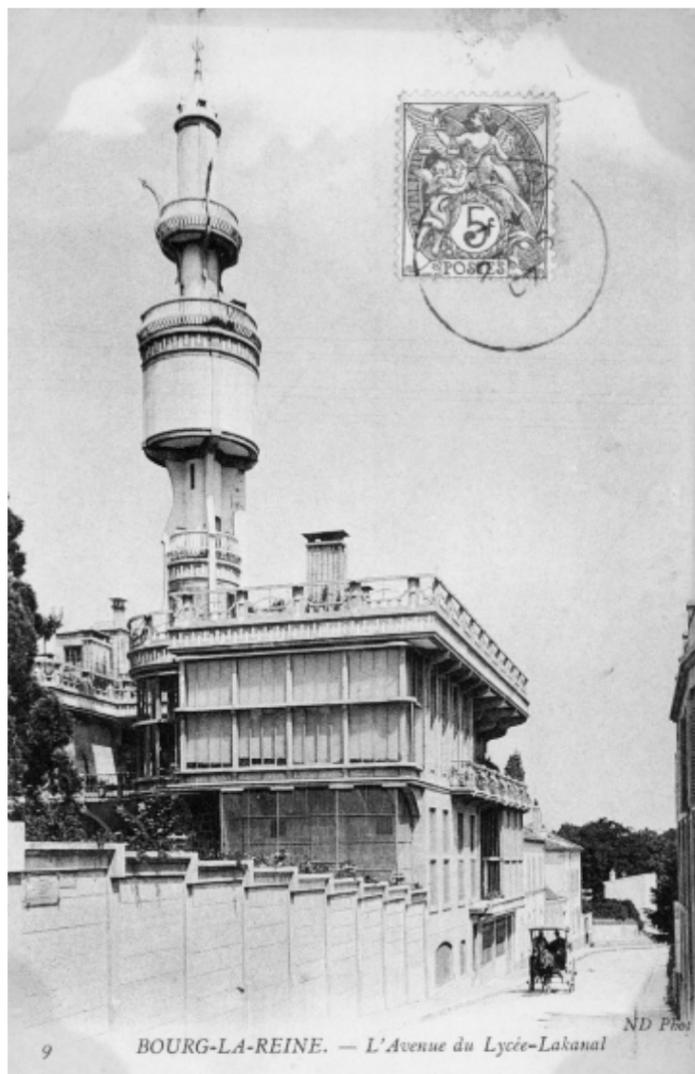


Cathédrale Notre-Dame de Rouen
Rouen, 1506

Le fer et la notion de grand espace

En dehors des cathédrales du 13^e siècle, une des apparitions notables du fer dans les édifices religieux remonte au portique de Sainte-Geneviève en 1772, actuel Panthéon.¹ Cette église à colonne isolée est en effet un édifice rempli de fer, où l'on assiste à un mélange entre élégance grecque et légèreté gothique. Ce rapprochement entre l'ordre du décor et celui de la structure est alors synonyme de l'explosion du cadre vitruvien, dans lequel ces éléments sont censés être indistinguables.² Le fer se limite dans un premier temps à la fonction d'armature et s'inscrit donc dans une recherche davantage structurelle qu'architecturale. Cependant, les possibilités structurelles qu'offre ce nouveau matériau, encore invisible, commencent à sortir de tous les cadres qu'a suivi jusqu'alors l'architecture et constituent un tournant majeur de l'histoire de la construction. Nécessitant un traitement complexe pour être obtenu à grande échelle, le fer est le premier matériau réellement industriel et artificiel à être utilisé dans l'architecture. Son intrusion visible dans un édifice religieux se fait de manière plutôt spectaculaire: la flèche en bois de la cathédrale de Rouen, détruite en 1822, fut remplacée par un ouvrage en fer construit entre 1825 et 1876 qui demeura pendant longtemps l'un des plus grands de sa catégorie.

Par ailleurs, le fer est contemporain sur le questionnement de l'avenir, il rend possible la construction de grandes halles aux portées alors considérées comme démesurées, qui seront présentées et perçues comme les nouvelles cathédrales.³ Au côté du verre, il va devenir une référence de l'utopie et rentrer dans une ère nouvelle, celle des grands espaces. Ces caractéristiques vont le conduire à s'orienter vers des ouvrages d'ingénieries et d'in-

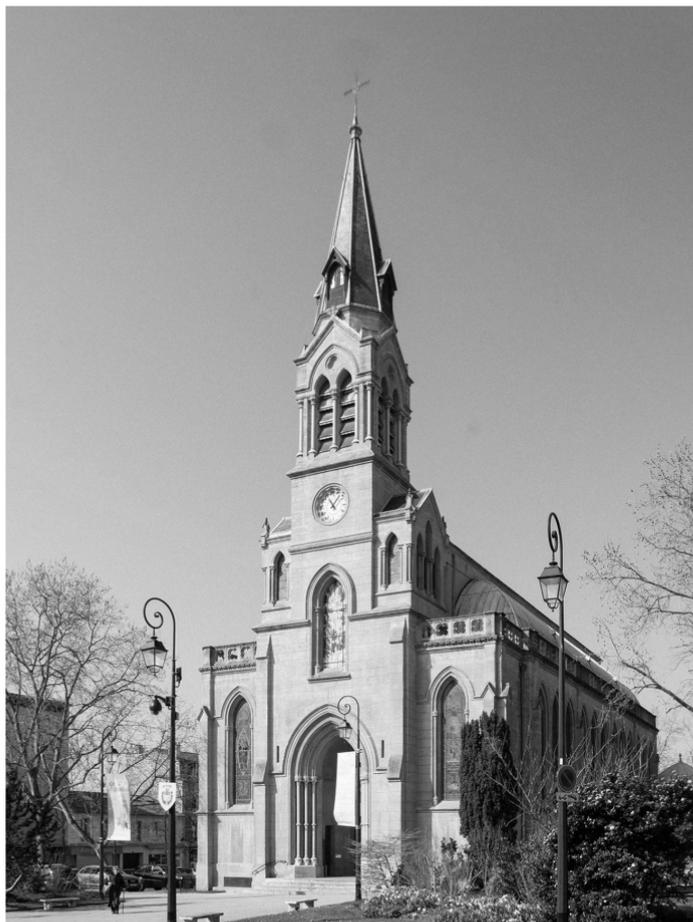


Villa Hennebique
Bourg-la-Reine, 1903

frastructures, propices à l'apparition d'une nouvelle poétique liée à la compréhension de l'effort et à celle visuelle du bâti. En effet, c'est à travers les ponts, les grandes halles ou encore les gares que le fer parvient à s'exprimer et à se faire une place dans la construction.

Le béton et la sculpturalité

A sa naissance au début du 19^e siècle, le béton est encore loin de l'architecture. Les premières applications de ce matériau ne figurent en effet pas parmi les plus glorieuses, mais consistent plutôt à la réalisation d'ouvrages utilitaires, comme les différents ports d'Algérie ou celui de Marseille. Passionné et premier à le considérer comme matériau, l'entrepreneur français François Coignet s'essaie à l'armer et à l'intégrer au marché de l'architecture, en réalisant quelques immeubles de logements.⁴ Sans briller, le béton alors devenu armé, franchit tout de même un pas important et devient un matériau de construction à part entière. Malgré cela, son histoire se poursuit relativement lentement et passe par diverses utilisations modestes telles que citernes, pots de fleurs ou encore égouts, jusqu'à ce que François Hennebique, véritable empereur du béton armé, construise un réseau mondial d'entreprises travaillant à l'essor de ce matériau. Alors émerge la noblesse du béton armé et surgit la question de l'architecture. A travers des immeubles manifestes et diverses réalisations de goût douteux, Hennebique tente de lier le béton et l'architecture, sans réellement y parvenir. Cependant, c'est avec la photographie qu'apparaissent les qualités de ce matériau et que survient la notion d'objectivité entre le béton et le volume.⁵ Le désir de volume pur ne se satisfait en effet pas du fer,



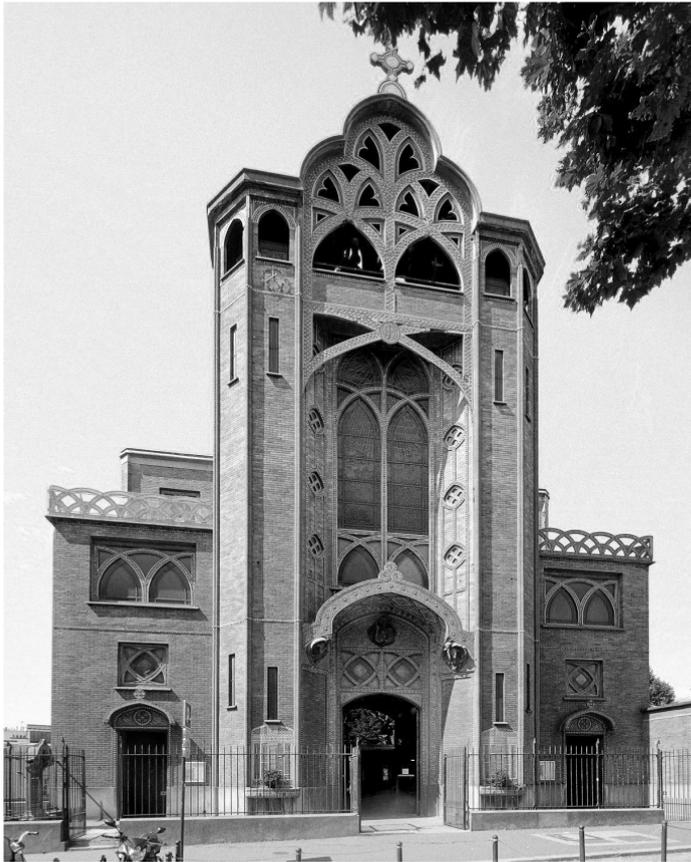
Église Sainte-Marguerite du Vésinet
Le Vésinet, 1865

mais trouve dans le béton une capacité de sculpturalité nouvelle dans l'histoire. C'est alors qu'avec les oeuvres de le Corbusier, de Wright et d'autres, le béton armé va soudainement libérer les formes de l'architecture d'une façon extraordinaire.

Le béton armé ou les prémices d'une révolution

A la fin du 19^e siècle, les églises perçoivent en ces deux matériaux des attributs s'accordant avec leurs caractéristiques spatiales et s'essaient alors à leur utilisation. Dans un premier temps, leur introduction dans l'édifice religieux ne révolutionne pas l'architecture ecclésiastique, mais s'accorde au style passé, comme l'illustre l'église Sainte-Marguerite du Vésinet, édifiée par Louis-Auguste Boileau entre 1862 et 1865. Construite à partir d'éléments préfabriqués de béton développés par François Coignet et d'une structure métallique visible à l'intérieur,⁶ cette église néo-gothique marque tout de même l'entrée du fer et du béton dans l'architecture religieuse.

En 1894, Anatole de Baudot, élève du grand théoricien du rationalisme structurel Eugène Viollet-Le-Duc, entame à son tour l'église Saint-Jean-de-Montmartre à Paris. Véritable chantier d'expériences constructives, cet édifice illustre pourtant magistralement la technique explicite et hiérarchisée ainsi que les qualités expressives du ciment armé.⁷ Il devient par ailleurs le premier édifice français d'intérêt construit entièrement de ce matériau. Si à l'intérieur, les arcs brisés et les nervures évoquent des exemples médiévaux,⁸ les qualités spatiales et compositives nouvelles que démontre cette église transportent alors le béton et le fer, associés pour former le béton armé, dans une



Eglise Saint-Jean-de-Montmartre
Paris, 1894

dimension nouvelle. A la fin du 19e siècle, ce nouveau matériau conquiert véritablement l'architecture et se présente enfin comme une alternative à d'autres modes de construction.⁹ Son essor se fait sentir dès le début du 20e siècle, où il s'intègre à tous types d'architecture, tant sa capacité à encaisser des contradictions est élevée. Il a en effet trouvé en l'architecture le partenaire idéal et nécessaire à son affirmation en tant que matériau de construction.

¹ FRAMPTON, Kenneth. *L'Architecture moderne, Une histoire critique*. Paris: Thames & Hudson, 2006, p. 30.

² PICON, Antoine. De la structure à l'ornement. Notes prises dans le cours, EPFL, Lausanne, 18.09.19.

³ PICON, Antoine. De la structure à l'ornement. Notes prises dans le cours, EPFL, Lausanne, 02.10.19.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ FRAMPTON, Kenneth. *Op. cit.*, p. 36.

⁷ FRAMPTON, Kenneth. *Op. cit.*, p. 38.

⁸ CURTIS, William. *L'architecture moderne depuis 1900*. Paris: Phaidon Press Limited, 2004, p. 76.

⁹ PICON, Antoine. *Op. cit.*

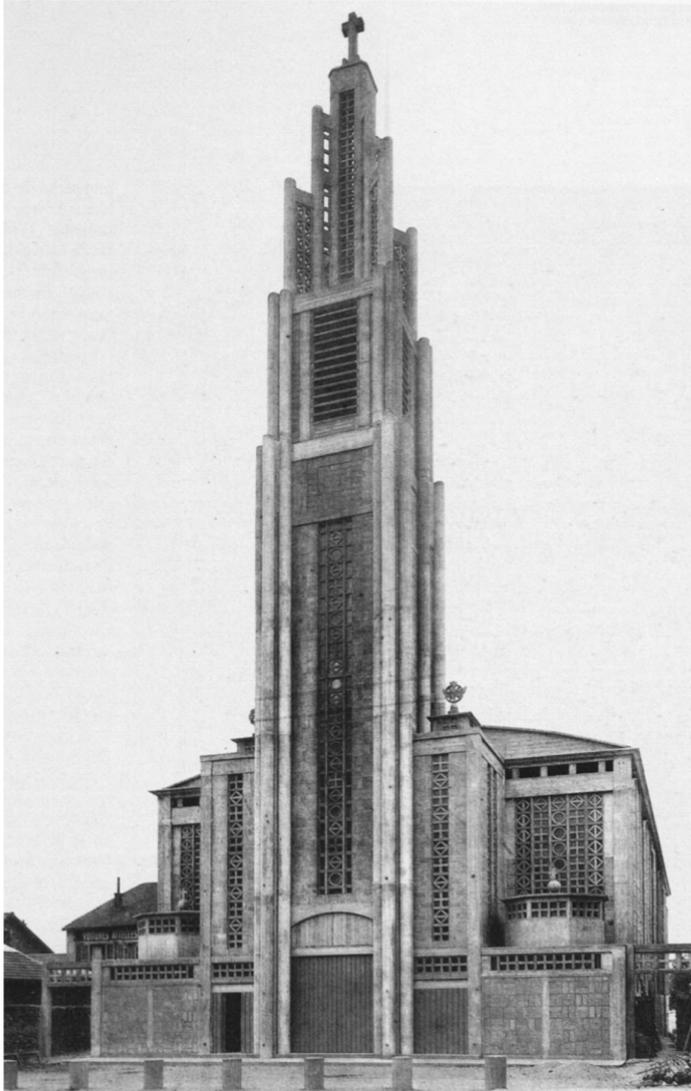


Cathédrale Notre-Dame de Reims
Reims, 1345 - état en 1914

b

La Première Guerre mondiale Déclencheuse de modernité

La Première Guerre mondiale et ses conséquences sont également un facteur important de stimulation dans la technologie du bâtiment ainsi que dans les réformes architecturales des édifices religieux. La réédification des églises détruites dans les zones d'Europe touchées par cette guerre représente un haut enjeu symbolique et architectural, étant donné le rôle majeur joué par les sociétés coopératives liées à l'Eglise dans la reconstruction.¹ Au cours de ces constructions, un certain nombre d'innovations se développent, soient-elles liées au plan, aux matériaux utilisés ou aux mutations de la liturgie. Ces dernières établissent dès la fin de la guerre des rapports nouveaux entre les fidèles et l'espace culturel.

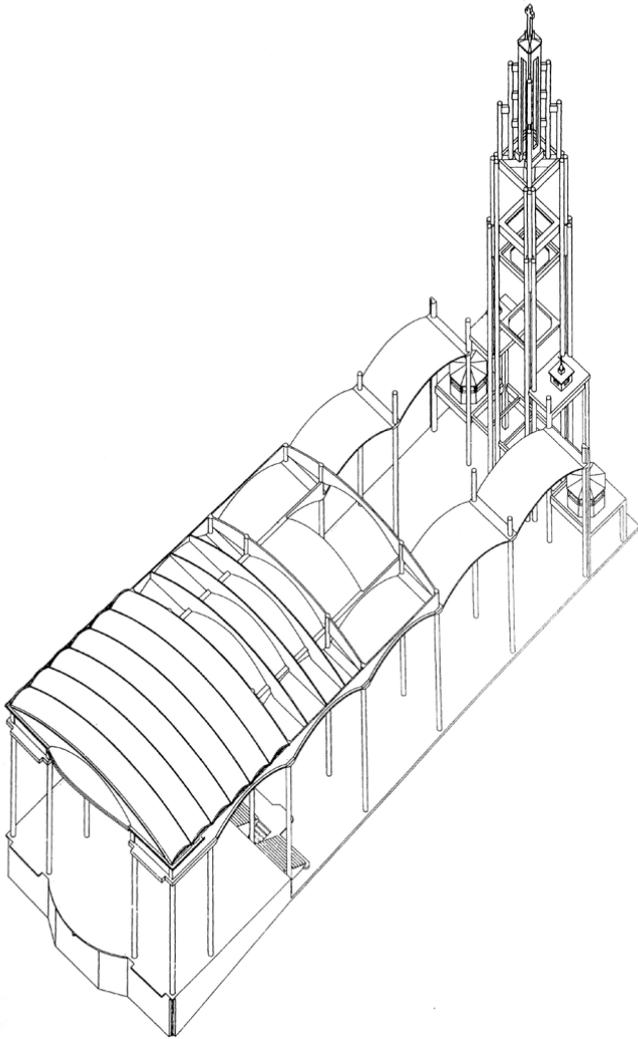


Eglise Notre-Dame du Raincy
Le Raincy, 1923

Le béton et la liturgie

On compte parmi les édifices reconstruits une majorité d'églises se rapprochant d'une typologie à vaisseau unique, concordant avec « *le rôle accordé à la célébration eucharistique et à la vision de l'autel par l'assemblée, impliquant un dégagement de l'espace et des supports, la place particulièrement affirmée accordée au chemin de croix et au rite processionnel qui l'accompagne, en rapport avec la commémoration du sacrifice des soldats* ». ² Ces modifications liturgiques engendrent donc de nouveaux grands intérieurs, rendus possibles par les nouvelles techniques et les nouveaux matériaux, dont le béton armé en particulier. Les traditionnels supports intérieurs s'amincissent ou disparaissent, tandis que la tripartition précise des édifices religieux traditionnels s'efface au profit d'indices subtils la suggérant.

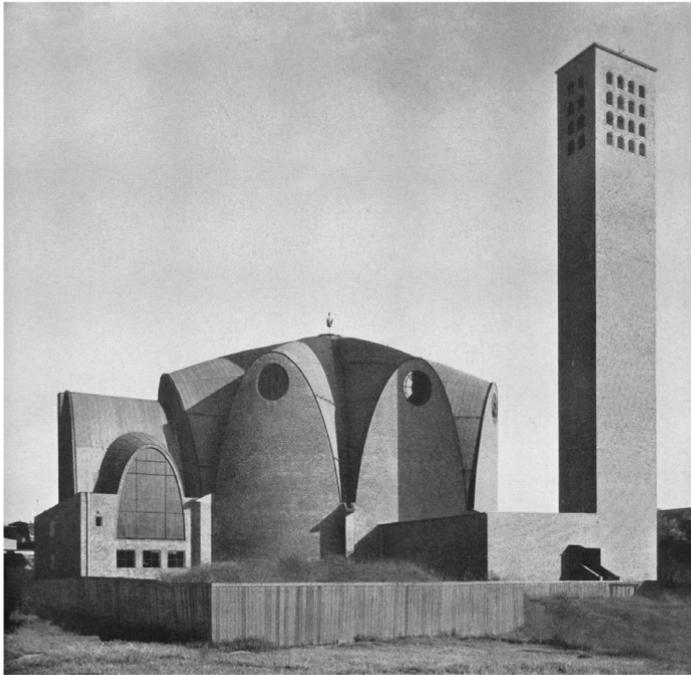
Cette nouvelle pensée s'inscrit dans la lignée du concept d'abri souverain développé par Auguste Perret. L'architecte français définit cette idée comme un système constructif capable d'aboutir à l'architecture d'un abri noble et harmonieux pour l'homme, et créant « *un vaisseau, une nef, un portique capable de contenir d'un seul coup les services demandés* ». ³ La notion d'ossature, déterminante dans l'abri souverain, peut assumer deux rôles principaux. D'une part, en se projetant à l'extérieur, elle évoque une architecture de temple ou de colonnade. De l'autre, elle qualifie l'espace intérieur par la force de ses lignes propres et la mince enveloppe des parois. A Notre-Dame-de-la-Consolation au Raincy, véritable jalon et point de départ d'une nouvelle architecture religieuse moderne, c'est le second rôle que l'ossature endosse. En effet, selon Perret, dans l'église chrétienne, « *tout l'effort de l'architecte est de créer un intérieur*



Eglise Notre-Dame du Raincy
Le Raincy, 1923

*aussi vaste que possible, pouvant contenir de grandes foules, et de le désencombrer pour montrer l'autel. L'ordre est à l'intérieur, l'effort apparent rejeté à l'extérieur; le temple chrétien est un édifice dont la façade est en dedans, l'extérieur, sur au moins trois faces, tient plus du paysage que de l'architecture ».*⁴

Achevée en 1923 et exclusivement construite de béton armé, Notre-Dame du Raincy présente un système de minces piliers soutenant une couverture voûtée et créant ainsi un vaisseau unique, un espace qui s'apparente à un abri. L'enveloppe de l'église contient sa propre structure, visible en façade, indépendante de la première, et illumine l'espace intérieur. Chaque partie de cette structure tente de s'élever au rang d'élément constitutif de la composition architecturale.⁵ Le plan longitudinal du bâtiment rappelle l'organisation basilicale historique des églises, mais la séparation de la nef centrale avec celles latérales ne tient plus qu'à l'orientation des voûtes. L'espace en résultant, aérien et lumineux, s'apparente à celui d'un portique ou d'une loggia publique.⁶ Cette église correspond à la formulation la plus pure du vocabulaire du béton armé d'Auguste Perret, dans laquelle il contribue à travers ses possibilités formelles à une composition d'ensemble cohérente.⁷ Grâce à la technique du béton armé, Perret parvient ici à rénover l'architecture religieuse et ouvre la voie à l'utilisation massive du matériau, qui s'impose ainsi comme l'élément d'innovation majeur du contexte de reconstruction de l'entre-deux-guerres.

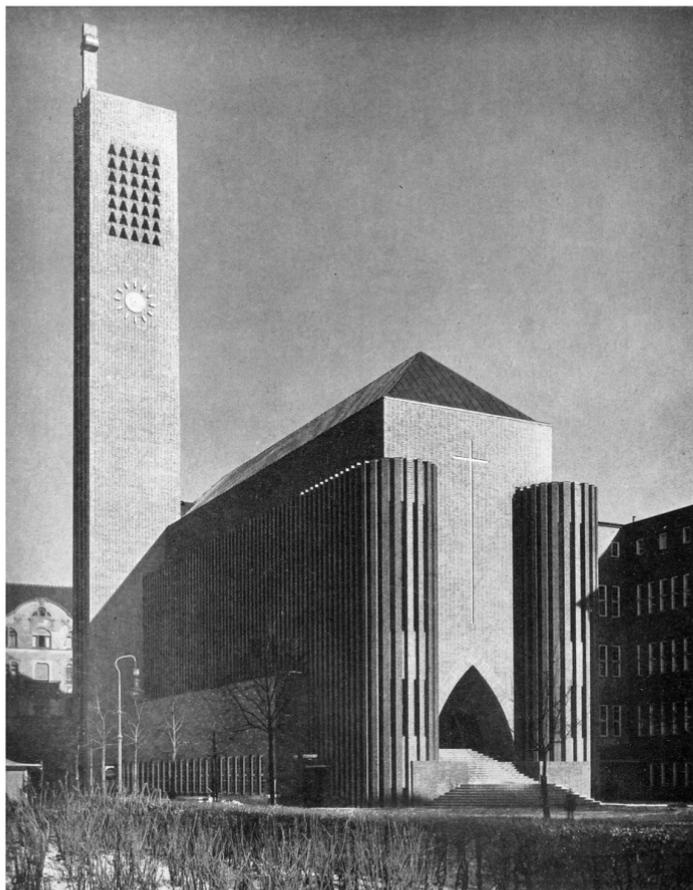


Eglise Saint-Engelbert
Köln-Riehl, 1932

Les églises et la culture architecturale

La destruction sans précédent causée par cette guerre a également, et paradoxalement, entraîné l'ascension de l'architecture moderne qui s'épanouit alors en Europe. Les architectes modernes sont séduits par la beauté de la destruction, car il s'en dégage une sorte de respiration. La *tabula rasa* produite par cette guerre évoque un rêve, celui de la fondation et du retour à l'origine.⁸ Ils y verront une occasion de renouveau. En effet, dans les années 1920, des formes nouvelles tentent de bousculer les anciennes et d'établir des bases neuves et communes propices à l'invention individuelle. Cette tendance, appelée *style international*, propose une architecture qui donne corps à de nouvelles idées et visions du monde.⁹ Emmené par Le Corbusier, ce courant rejette l'architecture néoclassique ainsi que les styles Beaux-Arts et propose une épuration de l'architecture à l'image d'une société désormais industrialisée. Suite à un 19^e siècle où l'architecture religieuse se résumait à la recopie de styles passés, certaines églises des années 1920 commencent doucement à se doter de caractéristiques de ce style, mêlant innovations techniques et formelles. L'expression des matériaux devient également un thème décisif, comme les nombreux projets d'églises en briques de Dominikus Böhm ou Fritz Höger en Allemagne mais surtout l'église Notre-Dame du Raincy et l'expression brute de son béton en témoignent.

Il est intéressant de noter ici le début de ce qui semble être un renversement de l'histoire de l'architecture religieuse. En effet, celle-ci était depuis toujours à l'avant-garde de l'architecture et inspirait la société. Les innovations architecturales des périodes classique, gothique ou encore baroque s'articulent en effet



Eglise à Hohenzollernplatz
Berlin, 1933

autour de l'église. C'est d'elle que sont nées par exemple des maisons aux allures de temples durant les périodes grecques et romaines. Désormais, on constate que certaines églises tissent des liens étroits avec la culture architecturale du moment et s'en inspirent. Cela a pour conséquence de révolutionner considérablement la manière de concevoir un édifice religieux, qui voit peu à peu disparaître le caractère exclusif de son architecture et qui s'accorde de plus en plus au contexte bâti qui l'entoure.

¹ CAPRONNIER, Jean-Charles, FOURNIS, Frédéric, GERARD, Alexandra, TOUZET, Pascale. L'art sacré entre les deux guerres : aspects de la Première Reconstruction en Picardie, *In Situ*, 2009, p.1.

² *Ibid.*, p. 5.

³ GARGIANI, Roberto. Auguste Perret. Milano: Gallimard/Electa, 1994, p. 118.

⁴ *Ibid.*, p. 118.

⁵ *Ibid.*, p. 119.

⁶ *Ibid.*, p. 120.

⁷ FANELLI, Giovanni, GARGIANI, Roberto. Histoire de l'architecture moderne, structure et revêtement. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014, p. 248.

⁸ PICON, Antoine. De la structure à l'ornement. Notes prises dans le cours, EPFL, Lausanne, 30.10.19.

⁹ CURTIS, William. L'architecture moderne depuis 1900. Paris: Phaidon Press Limited, 2004, p. 163.



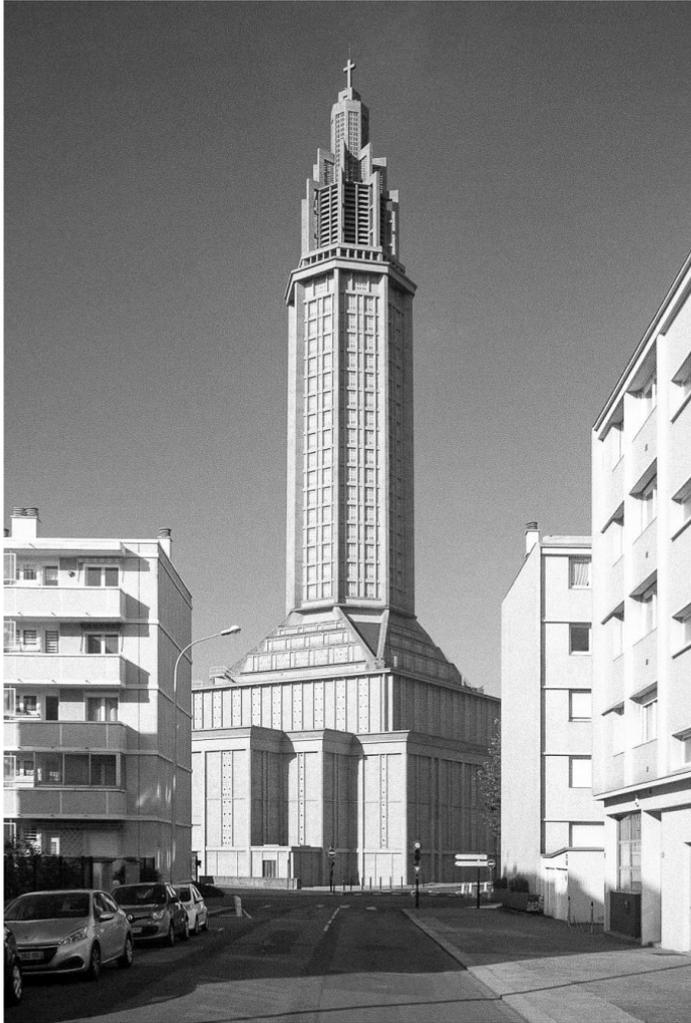
Eglise Saint-Paul
Hem, 1954

La Seconde Guerre mondiale

Questionnements et expérimentations

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la question de l'émergence d'une architecture sacrée contemporaine se pose. Cependant, la reconstruction des églises n'est dans un premier temps pas prioritaire; on vit et célèbre dans des constructions de récupération ou des baraquements préfabriqués.¹ En France, en Allemagne comme en Autriche, on se contente donc jusqu'au début des années 1950 de réparations et de constructions d'urgence. L'église, qui occupait souvent une place centrale au sein des villes, doit attendre pour la retrouver. Du fait de l'importance de ce bâtiment pour la collectivité, on réfléchit soigneusement au projet.²

L'après-guerre est également caractérisée par l'émergence de nouveaux courants architecturaux, tentant de répondre aux besoins d'une société désormais changée. Ces courants exerceront une influence non négligeable sur l'architecture religieuse qui peine de plus en plus à s'affirmer en tant qu'exemple. Cette période marque véritablement la fin de l'église pérenne et incontestée.



Eglise Saint-Joseph
Le Havre, 1957

La querelle de la monumentalité

Entre 1945 et 1965, la diffusion du mouvement moderne dans le monde le transforme en une sorte de convention établie, supprimant alors ses caractéristiques marginales et avant-gardistes. Il possède également la charge d'incarner certaines fonctions classiques de l'architecture telles que la représentation de l'Etat et des institutions publiques. Couplés à l'accroissement du nombre de types de bâtiments, fruit de l'industrialisation, ces aspects entraînent ainsi une confusion de l'ordre urbain et brouillent les relations entre la société et la ville.³ Dans de telles conditions, la monumentalité se perd. Alors les architectes posent la question de la monumentalité d'après-guerre. Dans *Neuf points sur la monumentalité*, Siegfried Giedion et Josep Lluís Sert considèrent les monuments comme des « *points de repères pour l'homme* » et comme les « *expressions des aspirations culturelles les plus élevées de l'homme* », et abordent le rôle des symboles collectifs.⁴ De son côté, Louis Kahn élabore une philosophie et un système de forme adaptés à l'expression de la monumentalité, à laquelle il accorde beaucoup d'importance. Mêlant moyens de constructions modernes et méthodes traditionnelles, son architecture contient une profonde compréhension de l'homme ainsi qu'une monumentalité à l'abri de la simple création de formes, et possède une réelle présence.

Dans le même ordre d'idées, afin de retrouver leur place dans la ville, les églises misent dans un premier temps sur des édifices monumentaux, capables de témoigner de la force collective du peuple chrétien. Comprise dans un grand ensemble développé entre 1947 et 1954 et imprégnée d'une réelle ambition culturelle, l'église Saint-Joseph d'Auguste Perret en est l'illustration,



Eglise de la Réconciliation
Taizé, 1962

elle qui agit comme le véritable point d'orgue du projet de reconstruction du Havre.⁵ Souvent associée à l'image d'un phare, sa monumentalité incarne le renouveau d'une ville presque intégralement détruite durant la Seconde Guerre et effectue une véritable démonstration de force.

Les réflexions autour de la monumentalité en architecture se poursuivent et divergent. En effet, le 20^e siècle a profondément changé la société, lui offrant mobilité et rapidité via l'essor de la technologie et transformant radicalement ses conditions de vie. A l'opposé de Kahn ou Giedion, Lewis Mumford considère alors le monument, célébrant l'intemporalité et la fixité, comme obsolète, car les modèles et les formes des âges passés meurent lentement.⁶ Il s'agit alors d'utiliser les nouveaux outils à disposition, afin de concevoir des bâtiments de telle manière qu'ils puissent être renouvelés et transformés et que les générations futures puissent en tirer vie.

Par ailleurs, les changements sociaux et urbains importants, tels que la migration de populations rurales vers les villes ou l'urbanisation rapide des grandes agglomérations, rendent la question du renouveau de l'architecture religieuse encore plus complexe qu'elle ne l'était durant l'entre-deux-guerres.⁷ La combinaison de ces facteurs entraîne en effet dans les années 1950 un mouvement de déchristianisation des villes qui remet fatalement en cause le caractère triomphant de l'édifice religieux ainsi que le fonctionnement paroissial ancestral. A nouveau, des questions similaires à celles que se pose l'architecture civile émergent donc au sein de l'architecture religieuse. L'église devient alors sujette à des expérimentations visant à l'adapter aux conditions de vie nouvelles de ses fidèles et de la société, dans un esprit à



Eglise Sainte-Anne
Düren, 1956

l'opposé de l'image que dégage l'église-monument.⁸ Cette tendance voit naître des projets remarquables orientés vers l'avenir et la réutilisation, dont l'église de la Réconciliation à Taizé, édifiée par l'architecte Denis Aubert en 1962, qui offre un espace multifonctionnel, modifiable et évolutif.⁹ Cette flexibilité d'utilisation s'accompagne d'une mobilité complète du mobilier, l'église devient ainsi théâtre, dortoir ou encore cantine selon les occasions.

La forme et l'espace

S'accordant de près ou de loin avec la thématique de la grande salle, l'église offre de fameuses possibilités pour les architectes d'explorer des formes nouvelles. Dans les années 1950, les architectes explorant les questions de formes, de spatialité, de lumière et d'atmosphère trouvent en l'église l'objet d'expérimentation idéal. Des édifices religieux de plus en plus épurés, suivant pour la plupart les nouvelles techniques de construction industrielle mais également l'esthétique des nouveaux grands espaces, voient alors le jour dans toute l'Europe. Dans les nombreux travaux de Rudolf Schwarz en Allemagne, c'est d'ailleurs à partir de la forme intérieure, l'espace correspondant aux fidèles, qu'est dictée la forme extérieure. Cette mouvance, perpétuée par Hermann Baur et Fritz Metzger en Suisse,¹⁰ donne naissance à des églises dégageant des atmosphères nouvelles dont la spiritualité réside dans la simplicité de la géométrie spatiale.

Cependant dans les années 1960, une tendance vers des formes organiques d'articulation spatiale commence à se manifester.



Chapelle Notre-Dame-du-Haut
Ronchamp, 1955

Précurseur, Le Corbusier a très certainement initié ce mouvement en réalisant entre 1950 et 1955 la chapelle de Ronchamp, chef-d'oeuvre en termes de spatialité et de lumière.¹¹ Cette chapelle apporte en effet plusieurs éléments novateurs à l'architecture du 20^e siècle, d'une part en termes de forme, mais aussi, de l'autre, en termes de lumière, une des données fondamentales de l'architecture religieuse.

La chapelle de Notre-Dame-du-Haut se dresse ainsi isolée au sommet d'une colline des Vosges et surplombe de toute part une forêt. Son toit sombre aux courbes complexes prend appui sur des murs inclinés d'aspect massif, ponctués d'ouvertures irrégulières. Trois tours-lanternes se dégagent de la fluide composition, tournées dans différentes directions.¹² Sous l'avancée du toit, un autel de plein air est implanté, transformant la pelouse qui s'étend tout autour de la chapelle en nef d'une église sauvage. A l'intérieur, creusé comme une caverne, l'inclinaison du sol dirige l'attention vers l'autel, tandis qu'une lumière naturelle magnifie la sobriété du volume. Son plan et sa silhouette font de Ronchamp une véritable sculpture que l'on redécouvre si l'on en fait le tour.

Cette brutale rupture de la typologie architecturale religieuse s'explique par l'intérêt de Le Corbusier pour « *l'effet des formes architecturales et de l'esprit de l'architecture sur la construction d'un vaisseau de concentration et de méditation intenses* ». ¹³ Autrement dit, Le Corbusier cherche à susciter des émotions religieuses par le jeu des formes, de l'espace et de la lumière, mais sans recourir à une typologie ecclésiale évidente.¹⁴

A travers cet épisode, le travail conceptuel de Le Corbusier



Eglise Saint-Jean-Baptiste
Campi Bisenzio, 1964

bouleverse donc la structure canonique du plan des édifices religieux. Son architecture déclenche à nouveau de nouveaux raisonnements et des nouvelles solutions spatiales. On assiste à partir de là à une rupture radicale dans la forme de l'église, qui devient sujette à de multiples explorations de formes orientées vers le mouvement. Cette liberté d'articulation voit alors naître plusieurs structures remarquables, comme la *chiesa sull'autostrada* de Giovanni Michelucci à Campi Bisenzio terminée en 1964, l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Verdun signée Jean-Louis Fayeton en 1965, ou encore le temple Saint-Jean d'André Gailard à La Chaux-de-Fonds en 1972. Ces édifices admirables aux allures de sculpture témoignent des étroites relations que l'église entretient avec la culture architecturale, de sorte que l'architecture religieuse commence à attirer et défier les architectes modernes, jusqu'à en jouer un rôle de premier plan dans l'architecture dans son ensemble.

La nouvelle mobilité

A la fin des années 1950, l'urbanisation des grandes villes se poursuit et les grands ensembles se multiplient dans leur périphérie. L'Eglise, qui craint alors de perdre les villes faute d'édifices à disposition, propose la réalisation d'églises économiques pouvant répondre à l'ampleur des besoins. Ces constructions proposent aux architectes de répondre au programme de l'église par des solutions architecturales éphémères ou provisoires, contrastant avec la traditionnelle pérennité de l'architecture religieuse.¹⁵ Par ailleurs, ces édifices anticipent le risque de se retrouver un jour sans paroissiens ou d'entraver un nouveau style de vie paroissiale. C'est dans ce contexte que Jean Prouvé

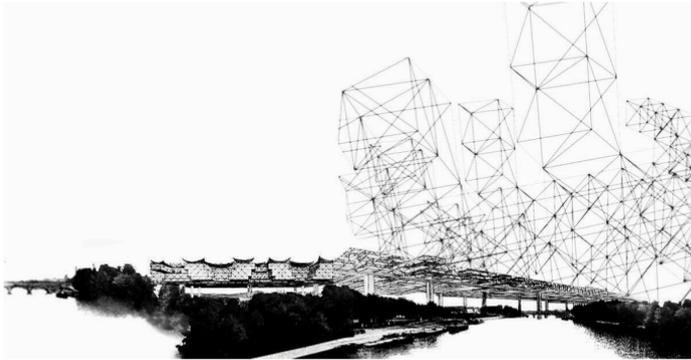


Eglise du Christ-Roi
Forbach, 1961

développe en 1958 le projet d'une église nomade, à savoir un lieu de culte pouvant être déplacé d'un endroit à un autre. Le projet est conçu d'une construction légère simple, montable, démontable, transportable et permettant une récupération optimale des éléments utilisés.¹⁶ Plusieurs communes françaises, dont celle de Forbach, adoptent alors ces églises nouvelles, cependant plus pour leur simplicité constructive que pour leur aspect mobile.

L'objet de cette étude coïncide, lui aussi, avec les préoccupations de la culture architecturale du moment. En effet, en 1956 se tient le Xe *Congrès International d'Architecture Moderne* à Dubrovnik, où sont abordées pour la première fois les notions de mobilité et de croissance. Yona Friedman y présente sa thèse intitulée *l'architecture mobile*, avant de fonder en 1957 le *Groupe d'Etude d'Architecture Mobile*, encouragé par Le Corbusier ou encore Buckminster Fuller.¹⁷ Le raisonnement de cette architecture se fonde sur l'idée que l'accroissement de la population a désormais atteint un rythme qui empêche de coordonner les transformations sociales les unes en fonction des autres.¹⁸

Il apparaît donc qu'au fil des années, les similarités entre les architectures civiles et religieuses se font de plus en plus nombreuses. A plusieurs reprises, l'émergence de nouveaux courants architecturaux a une incidence directe sur l'architecture religieuse. Bien que certains de ces courants soient restés marginaux, force est de constater que l'édifice religieux cherche à se renouveler et qu'il s'inspire de ce qui se passe autour de lui.



Architecture mobile
Yona Friedman, 1956

¹ BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. *Architecture et arts sacrés, de 1945 à nos jours*. Paris: Archibooks, 2015, p. 12.

² *Ibid.*, p. 13.

³ CURTIS, William. *L'architecture moderne depuis 1900*. Paris: Phaidon Press Limited, 2004, p. 513.

⁴ FRAMPTON, Kenneth. *L'Architecture moderne, Une histoire critique*. Paris: Thames & Hudson, 2006, p. 229.

⁵ MUMFORD, Lewis. *The Death of the monument*. Londres: Faber and Faber, 1937, pp. 263-270.

⁶ LEBRUN, Pierre. *Le temps des églises mobiles, l'architecture religieuse des trente glorieuses*. Gollion: Infolio, 2011, p. 9.

⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁸ *Ibid.*, p. 71.

⁹ New Catholic Encyclopedia. Church Architecture, History of . 16 Oct. 2020, <https://www.encyclopedia.com>

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ FRAMPTON, Kenneth. *Op. cit.*, p. 248.

¹² LEBRUN, Pierre. *Op. cit.*, p. 276.

¹³ *Ibid.*, p. 180.

¹⁴ *Ibid.*, p. 247.

¹⁵ *Ibid.*, p. 252.

¹⁶ *Ibid.*, p. 264.

¹⁷ *Ibid.*, p. 269.

¹⁸ *Ibid.*, p. 263.



Assemblée de Vatican II
Rome, 1961

d

Le concile de Vatican II Le renouveau liturgique

En janvier 1959, le pape Jean XXIII émet l'idée de convoquer un concile oecuménique visant à promouvoir des actions communes entre les divers courants du christianisme. Près de deux ans plus tard, le 25 décembre 1961, le concile débute et s'achève le 8 décembre 1965, ayant produit seize textes, dont quatre constitutions, neuf décrets et trois déclarations. Il est considéré comme l'événement le plus marquant de l'Église catholique au 20^e siècle et incarne son ouverture au monde moderne et à la culture contemporaine.¹

Si les changements dans l'architecture religieuse liés à cet événement sont des plus notables, il n'y figure cependant que peu d'indications et de directives d'application claires de la réforme liturgique concernant la construction d'édifices nouveaux.² Cela s'explique par le fait que le concile prévoit dès lors une décentralisation d'un certain nombre de décisions au niveau du diocèse, ce qui constitue l'un des points les plus innovants du document. L'objectif de cette décentralisation est de faciliter l'adaptation de « *la liturgie au tempérament et aux conditions des différents peuples* ». ³ Ainsi, ce nouveau gage de liberté permet l'essor de la diversification des édifices religieux. En effet, l'architecte tresse des relations plus étroites avec une autorité religieuse qui lui fait confiance. De ce fait, il lui est offert une possibilité d'expression et de créativité plus élevée qui le conduira à bâtir des édifices plus audacieux.

La mise à nu des édifices religieux ainsi que la réforme du rite



Couvent Sainte-Marie de La Tourette
Eveux, 1960

de la célébration découlant du concile semblent également faire partie des graines ayant fait éclore une architecture nouvelle des églises dans la deuxième partie du 20e siècle. Il est en effet difficile de nier les points communs que cette réforme partage avec l'état de l'architecture des années 1960-1970 en général, à savoir une architecture moderne qui s'est alors diffusée dans le monde entier, qui refuse l'ornement, favorise l'expression directe des matériaux et commence à intégrer des courbes fluides. Le concile de Vatican II a donc très certainement donné un élan non négligeable à cette architecture moderne en l'invitant à s'exprimer au sein des églises.



Eglise Saint-Michel
Francfort-Nordend, 1953

L'épuration du mobilier

L'architecture n'est évoquée que dans le chapitre de ce concile consacré à l'art sacré et traite essentiellement des questions liées au mobilier.⁴ Il y est mentionné la relation préexistante entre l'Eglise et les beaux-arts, dont elle se sert, afin que « *les objets servant au culte soient vraiment dignes, harmonieux et beaux* ». ⁵ A cette occasion, le concile invite donc les évêques à écarter des édifices religieux les oeuvres artistiques qui « *blesent le sens vraiment religieux, ou par la dépravation des formes, ou par l'insuffisance, la médiocrité ou le mensonge de leur art* ». ⁶ Aussi, il propose la modération d'icônes sacrées au sein des édifices religieux, afin d'éviter une confusion chez le fidèle. Il promeut ainsi l'église possédant une beauté noble et simple, qui rayonne dans un environnement avec un minimum de distractions.⁷ L'ensemble de ces directives, vagues et libres à l'interprétation de chacun, ne comprennent en conséquence quasiment aucune indication quant à la nature de l'architecture religieuse contemporaine en tant que telle.⁸

Cela a cependant entraîné un mouvement désireux de construire de nouvelles églises et de rénover les anciennes dans l'esprit de Vatican II, et ce, en considérant qu'aucun document ou décret particulier émis par le concile ou le Pape ne le rendait obligatoire. Ces rénovations ont donc commencé dès la fin des années 1960. Parmi les changements typiques, on peut citer notamment la suppression du maître-autel, des autels latéraux, de certaines oeuvres d'art religieuses, des statues de saints et des chaires surélevées, laissant les murs du sanctuaire à nu et épurant ainsi considérablement les églises.⁹ Ces nouvelles données réduisent aussi considérablement les contraintes d'aménage-



Rite religieux préconciliaire
Lieu et date inconnus

ment de ces édifices. Certains architectes, comme Le Corbusier à Ronchamp, avaient pourtant initié des études concernant la transformation ou l'intégration de ces éléments à un nouveau type d'architecture. Cependant, avec l'épuration presque totale de l'espace sacré, l'architecte endosse désormais une responsabilité supplémentaire vis-à-vis de la qualité spatiale de l'édifice rendu, qui ne dépend finalement presque plus que de la forme et de la spatialité.

Le changement du rite religieux

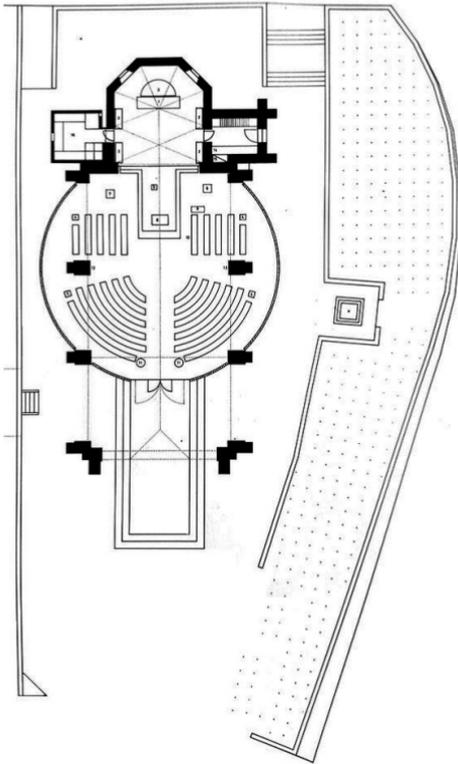
La plus notable des constitutions du concile, *Sacrosanctum concilium*, est consacrée à la rénovation et à la simplification des rites et figure parmi les principales prises de position de la réforme.¹⁰ Celle-ci aspire à une plus grande participation des fidèles à la liturgie, grâce notamment à la célébration en langues vernaculaires et à l'abandon presque général du latin.¹¹ Elle propose également au prêtre de célébrer face aux fidèles et estime que l'autel doit devenir le point central de l'église, lui qui était jusqu'alors placé contre son abside.¹² Les places des fidèles doivent quant à elles être réfléchies et « *disposées avec un soin particulier pour qu'ils puissent participer comme il faut, par les yeux et par le coeur, aux célébrations sacrées* ». ¹³ En conséquence, la célébration du rite religieux est profondément modifiée. Ces aspects remettent évidemment en question l'organisation spatiale d'une église et permettent d'ouvrir cette dernière au débat architectural. Ils encouragent ainsi les nouveaux édifices à s'adapter à leurs nouvelles fonctions et incitent les architectes à éviter « *de reproduire servilement les formes du passé* ». ¹⁴



Chapelle de la Pelouse
Bex, 2018

Ces directives nouvelles liées à la célébration du rite religieux auront une influence majeure sur l'architecture religieuse et en particulier sur son agencement spatial. Avec la place inédite qu'il occupe et la symbolique nouvelle qu'il incarne, l'autel est le véritable élément central de cette réorganisation. Dans un chapitre du concile s'intitulant *Comment construire les églises et les autels pour obtenir la participation active des fidèles*, on peut lire qu' il est préférable « de construire l'autel majeur séparé du mur, pour qu'on puisse en faire facilement le tour et qu'on puisse y célébrer vers le peuple, et il sera placé dans l'édifice sacré de façon à être véritablement le centre vers lequel l'attention de l'assemblée des fidèles se tourne spontanément ».¹⁵

On assiste donc à un changement fondamental du plan, passant de l'organisation majoritairement axiale qu'offre le plan basilical à une organisation centrale agencée autour de l'autel et favorisant la communion entre les fidèles et le célébrant. Le changement radical et soudain que cela implique, alors que le domaine religieux est réputé plutôt stable et conservateur, sera ainsi pleinement exploité par les architectes et donnera naissance à plusieurs improvisations.¹⁶ De plus, les instructions nouvelles du concile seront perçues comme un feu vert semblant valider toutes les expérimentations autour de l'espace sacré depuis les années 1950, entraînant par conséquent une explosion d'initiatives.¹⁷



Projet de rénovation de l'église Sainte-Marie-Madeleine
Mase, 1982

¹ Le Monde. Les principaux apports du concile Vatican II. 11 Oct. 2012, <https://www.lemonde.fr/>

² LEBRUN, Pierre. Le temps des églises mobiles, l'architecture religieuse des trente glorieuses. Gollion: Infolio, 2011, p. 51.

³ Ibid.

⁴ Ibid., p.50.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. Architecture et arts sacrés, de 1945 à nos jours. Paris: Archibooks, 2015, p. 159.

⁸ LEBRUN, Pierre. Op. cit., p. 50.

⁹ Wreckovation In : Wikipedia.

¹⁰ LEBRUN, Pierre. Op. cit., p. 49.

¹¹ Le Monde. Les principaux apports du concile Vatican II. Op. cit.

¹² BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. Op. cit., p. 102.

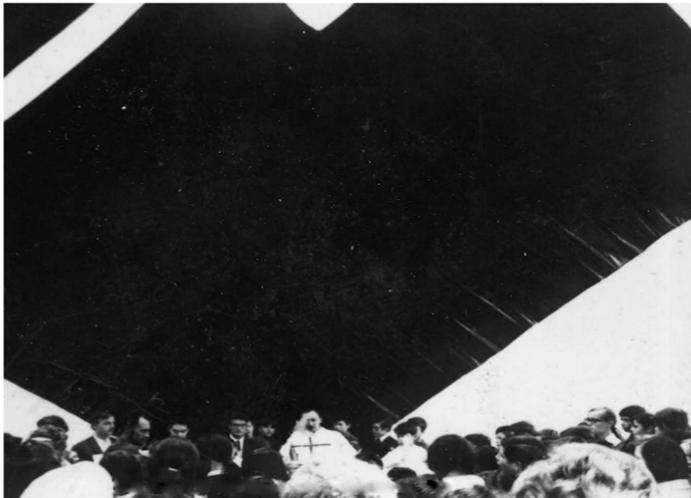
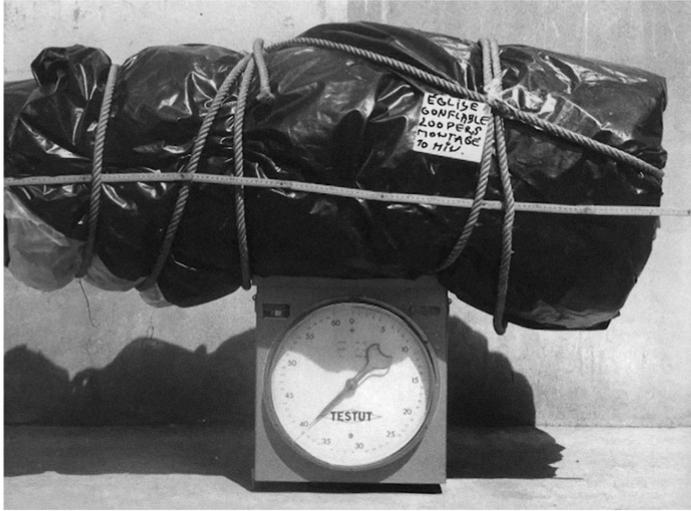
¹³ LEBRUN, Pierre. Op. cit., p. 51.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. Op. cit., p. 159.

¹⁶ Ibid., p.160.

¹⁷ Ibid.

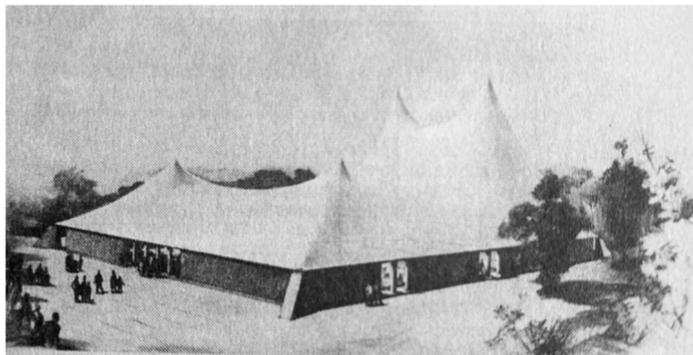


Eglise gonflable
Montigny-lès-Cormeilles, 1969

Les années 1960-1970 Vers une immatérialité

Au milieu des années 1960, les innovations architecturales d'après-guerre et les réflexions liturgiques naissantes du concile de Vatican II se croisent. Dans un contexte propice à l'exploration, découleront des approfondissements des théories liées à la mobilité ainsi que d'autres expérimentations orientées vers la transparence et l'immatérialité.

Intimement liée à la culture architecturale, l'architecture religieuse continue en effet de s'en inspirer. Cette tendance se confirme aux alentours de 1960, lorsque l'architecture s'essaie à des structures de plus en plus étonnantes et que l'église la suit. Durant ces années, l'ingénieur américain Walter Bird se met à commercialiser des structures gonflables commissionnées par l'armée. Puis, en 1967, l'exposition d'art cinétique *Lumière et mouvement* au Musée d'Art Moderne de Paris présente, entre autres, une structure gonflable conçue par Hans-Walter Müller, qui suscite l'engouement et l'intérêt des architectes.¹ Ces structures novatrices atteignent leur apogée au sein du pavillon américain de l'exposition universelle d'Osaka en 1970, réalisé par l'ingénieur David Geiger. Il est alors intéressant et étonnant à la fois de noter que ce concept se décline également dans l'architecture religieuse. Hans-Walter Müller développe en effet en 1969 l'église gonflable de Montigny-lès-Cormeilles, un projet audacieux qui réduit la division entre le sacré et le profane à un simple film plastique. Conçue pour abriter deux cent personnes et s'élever en dix minutes, cette église s'oppose de manière draconienne à l'église monumentale.²



Projet d'église-tente
1978

Au sein de cette catégorie, à ces projets fondés sur une conception dynamique de l'architecture, s'ajoute encore l'église-tente, projet développé en 1978 par André Le Donne à l'occasion du salon de l'Art Sacré et destiné à s'établir en périphérie des villes ou dans les campagnes. La métaphore de la tente, déjà utilisée de manière formelle durant la fin des années 1960, trouve en ce projet le moyen de s'exprimer en tant que synonyme de mobilité et de polyvalence. Toutefois, l'ensemble de ces projets tendant vers une immatérialité se retrouvent malheureusement, à la fin des années 1970, en décalage avec une Eglise catholique qui cherche alors plus de stabilité que d'innovation.³ En revanche, ils illustrent encore une fois le rapprochement progressif et de plus en plus précis qui s'est installé entre les architectures civile et religieuse tout au long du 20^e siècle.

¹ LEBRUN, Pierre. Le temps des églises mobiles, l'architecture religieuse des trente glorieuses. Gollion: Infolio, 2011, p. 264.

² Ibid., p. 269.

³ Ibid., p. 263.



Tour de l'Église Saint-Alban
Londres, 1685

Le rythme intense et soutenu du 20^e siècle, imposé par une société en pleine transformation, n'a cependant pas toujours joué en la faveur de l'église. La plupart de ces expérimentations entrent en effet en contradiction avec la construction d'une église qui, autrefois, s'étalait sur des décennies, voire des siècles. En considérant l'essor des matériaux et de la technologie, la rapidité du processus de construction fait que désormais chaque édifice ne témoigne plus que d'une génération ou d'un petit groupe, ce qui le rend plus difficilement appropriable pour les suivants.¹

La période de l'après-guerre est également marquée par une autre rupture majeure dans l'histoire de l'église. Cette dernière a en effet toujours été, depuis le haut Moyen Age et jusqu'alors, l'un des monuments les plus élevés, les plus visibles mais aussi les plus fréquentés du paysage des villes et des campagnes.² Elle était donc pour la plupart une référence, un édifice que nul n'ignore, ouvert et visité à toute heure. Peu à peu, dans certains quartiers, l'église disparaît pratiquement du paysage, devient discrète, banale et parfois même indiscernable. Aujourd'hui, au sein des villes, l'église est un édifice collectif parmi tant d'autres, visible mais souvent fermé, identifié mais au sein d'un environnement saturé de signes et de messages concurrents.³

¹ BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. Architecture et arts sacrés, de 1945 à nos jours. Paris: Archibooks, 2015, p. 6.

² Ibid., p. 5.

³ Ibid.

Partie II

Le Valais

- 1 L'Eglise, institution de premier plan
- 2 Architecture religieuse du 20e siècle
 - a 1900 1930 - L'acclimatation du Heimatstil
 - b 1930 1950 - Le béton entre éléments perturbateurs
 - c 1950 1970 - Nouvelles directions
 - d 1970 - La fin de l'âge d'or
- 3 Etudes de cas
 - a L'église Notre-Dame-du-Bon-Conseil à Lourtier
 - b L'église Saint-Nicolas à Hérémenche



Karikatur Strauss Konservative
Musée National Suisse

Afin de mesurer avec justesse l'importance et le poids de l'Eglise catholique en Valais, nécessaires à la compréhension du développement de ses édifices, un bref retour sur l'histoire du canton s'impose. Jusqu'en 1847, le Valais est un canton catholique conservateur, dans lequel l'Eglise exerce une autorité politique. Cette situation le place en conflit avec l'autorité fédérale radicale soutenue par la plupart des cantons suisses. A cette date, éclate la guerre civile suisse, opposant la ligue des cantons catholiques conservateurs, appelée *Sonderbund*, à la Confédération suisse. La défaite concédée par cette ligue marque, pour le Valais, la chute du régime conservateur au profit d'un nouveau gouvernement radical. Ce dernier s'applique alors à éloigner le clergé du pouvoir et à diminuer l'emprise économique de l'Eglise sur le canton.¹

Cependant, ce changement d'autorité ne suffit pas à freiner la culture catholique valaisanne qui se retrouve alors en décalage avec l'élite libérale-radical au pouvoir à Berne. De telles divergences d'opinions conduisent inévitablement au développement d'un patriotisme cantonal et d'une identité valaisanne forte.² Dès lors, l'Eglise valaisanne, au détriment d'une puissance politique, voit son autorité symbolique et son intégration dans l'identité cantonale prendre de l'importance. En effet, l'Eglise participe d'une manière ou d'une autre à toutes les étapes de la vie des Valaisans, et les accompagne de leur naissance à leur mort. Si son écartement du cercle de décisions politiques s'avère possible par des décisions parlementaires, il est en revanche plus compliqué de lui refuser son rôle d'agent



Eglise du Sacré-Coeur
Sion, 1959

de socialisation.³ A l'aube du 20^e siècle, le peuple du Valais rural vit donc dans l'Eglise comme dans une société rassurante, distributrice de biens spirituels. Il devient stable, endurci et ferme aussi bien dans la foi que dans la vie et le travail. Il possède également une forte culture religieuse qui inspire les principes de la société. Dans les familles pratiquantes, la foi est un héritage à transmettre qui s'exprime à travers des attitudes collectives religieuses et politiques, dans un culte liturgique bien défini et dans la pratique des sacrements.⁴ La vie est donc organisée autour d'une religion qui rythme, par ses différentes fêtes, processions et messes, aussi bien le calendrier annuel qu'hebdomadaire voire journalier de l'ensemble du canton.

A son rôle social, s'ajoute son implication dans le système d'instruction publique valaisan. En effet, la plupart des prêtres sont, à l'époque, également présidents de la Commission scolaire de leur paroisse. La foi est donc transmise par le catéchisme, obligatoire pour tous les enfants.⁵ L'omniprésence de l'Eglise se poursuit même au collège, où de 1874 à 1905, le corps enseignant est représenté à septante pour cent par des professeurs ecclésiastiques.⁶

De même qu'il s'engage dans l'éducation, le clergé occupe une place importante dans l'aide aux personnes défavorisées ou handicapées, à savoir dans l'assistance publique. L'Eglise valaisanne est en effet à l'origine de l'ouverture de plusieurs structures prêtes à recevoir des personnes dans le besoin. De plus, quand à l'orée du 20^e siècle aucun établissement en Valais ne peut revendiquer le titre d'hôpital et que le canton fait face à l'absence d'engagement de l'Etat, ce sont à partir d'initiatives privées que se développent les premières réalisations concrètes



Eglise Saint-Nicolas
Hérémece, 1971

dans le domaine hospitalier, dont deux sont fondées par des religieux.⁷

Tous ces aspects témoignent de la puissance que possède l'Eglise en Valais, à son entrée dans le 20^e siècle. Si ce mode de vie paraît bien lointain, il ne l'est pourtant pas tellement. Dans les villes, les premiers engourdissements de la croyance se font sentir dans les années 1950. Dans les villages plus isolés, la tradition met en revanche plus de temps à s'estomper. Aujourd'hui, bien qu'amoindrie, l'Eglise occupe toujours une place de choix dans la société valaisanne. Si la croyance tend de plus en plus rapidement à disparaître, nombreux sont les actes religieux, pour beaucoup transformés en actes sociologiques, qui prospèrent et continuent de rythmer la vie en Valais.

¹ GROSS, Pierre-Olivier. Les relations entre l'Eglise et l'Etat en Valais 1880-1939. Mémoire de Maîtrise, juin 2009, p. 8.

² Ibid., p. 44.

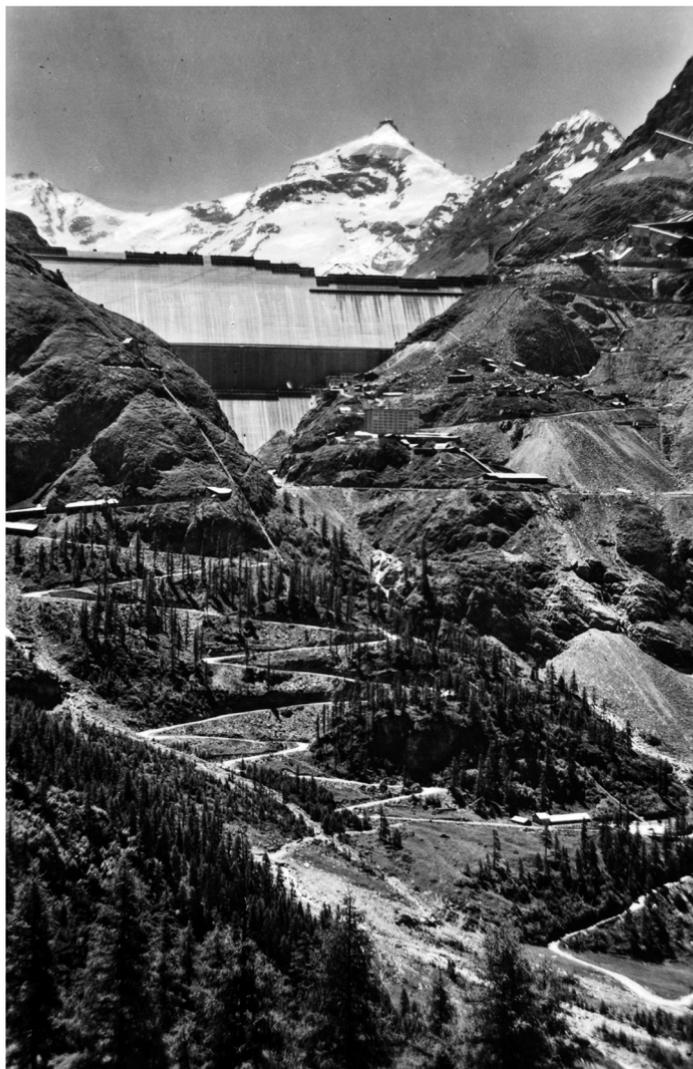
³ Ibid., p. 80.

⁴ Bulletin paroissial du Val d'Anniviers. Dossier: l'Eglise en Valais. Novembre 1973.

⁵ Ibid.

⁶ GROSS, Pierre-Olivier. Op. cit., p. 89.

⁷ Ibid., p. 95.



Barrage de la Grande-Dixence en construction
Hérémece, 1958

Dans un contexte religieux marqué, le Valais connaît également durant le 20^e siècle une série de grands travaux tels que l'endiguement du Rhône, l'arrivée du train, les percements de tunnels ou encore la construction de barrages qui laissent présager l'aube d'une ère nouvelle, transformant la société mais aussi ses habitants d'une manière fulgurante. Ces interventions diverses sur le paysage amènent travail et moyens de production supplémentaires, tracent de nouvelles routes dans la montagne et conduisent à l'amélioration globale des conditions de vie ainsi qu'à la croissance rapide de la population valaisanne.¹

L'impact de ce développement démographique, économique et social se mesure tant sur la vie des hommes que sur leur environnement bâti. Ces changements profonds n'épargnent en effet pas l'architecture d'un canton vernaculaire, pourtant très attaché à sa tradition. Les édifices qui naissent de cette révolution sont le reflet d'une société en mutation marquée par une histoire mouvementée et font par conséquent partie intégrante du patrimoine architectural valaisan. Les édifices religieux n'échappent pas non plus à un renouveau témoin de cette période. Canton catholique, le Valais voit en effet naître durant le 20^e siècle une centaine d'églises et cent cinquante chapelles qui témoignent d'un véritable âge d'or de l'architecture sacrée.²

¹ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20^e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 7.

² Ibid., p. 28.



Eglise Sainte-Marie-Madeleine
Mase, 1915

Au début du siècle, le Valais fait face à l'ascendance du *Heimatstil*. Ce courant architectural suisse, nostalgique du monde paysan en réaction à la société industrialisée et désireux de fonder un style national, prône l'emprunt aux traditions architecturales locales du patrimoine bâti ancien.¹ Il encourage donc les architectes suisses à donner « *aux créations actuelles un caractère vraiment suisse dans leur physionomie générale et vraiment local par leur accent particulier* ». ² Cette invitation constitue un véritable défi pour le Valais, où la simplicité des constructions s'associe le plus souvent à l'anonymat architectural. En manque de source d'inspiration, les infrastructures scolaires valaisannes adoptent alors aisément le style national, au détriment toutefois d'une identité locale. A contrario, les tentatives d'affirmer l'esprit suisse sont rares dans l'architecture religieuse qui répond, elle, à une identité purement régionale.

Pour leur part, les édifices religieux valaisans puisent ponctuellement dans le répertoire néo-baroque, afin d'affirmer une architecture régionale plutôt modeste et de lui donner un caractère précieux. Ils sont alors difficiles à rattacher au courant *Heimatstil*, dont la diffusion est freinée en Valais par l'attachement au passé de la population, mais aussi par l'état des ressources naturelles. Les églises d'Alphonse de Kalbermatten à Granges, Mase, Grône et Vernamiège réalisées entre 1910 et 1915 affichent en effet toutes une volonté de symétrie, de simplicité formelle et de discrétion décorative.³

A partir des années 1920, la construction d'édifices religieux



Chapelle des Haudères
Les Haudères, 1925

en Valais demeure exclusivement en main valaisanne. Les architectes tels que Lucien Praz, Alphonse de Kalbermatten ou encore François-Casimir Besson sont encore attachés au répertoire historique local et s'en inspirent majoritairement, comme l'illustrent les chapelles d'Epinassey et des Haudères, datant toutes deux de 1925.⁴ Les emprunts au patrimoine régional religieux se généralisent. Il en résulte des édifices toujours néo-baroques, ancrés dans la tradition et l'image du canton, dont seule la silhouette importe. C'est ainsi que le portique ou le porche des chapelles baroques du 17^e et début du 18^e devient un motif récurrent.⁵ Cette esthétique restera la marque presque incontournable du caractère valaisan des édifices religieux jusqu'au milieu des années 1950.

¹ NEUENSCHWANDER FEIHL, Joëlle. René Bonnard entre régionalisme pittoresque et modernité, *Matières* 15, Lausanne, PPUR, 2019, pp. 131-139.

² CRETTEZ-STURZEL, Elisabeth. *Heimatstil, Reformarchitektur in der Schweiz, 1896-1914*. Frauenfeld: Huber & Co. AG, 2005, p. 342.

³ *Ibid.*, p. 343.

⁴ *Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20^e siècle en Valais, 1920-1975*. Gollion: Infolio, 2014, p. 30.

⁵ *Ibid.*



Eglise Notre-Dame-du-Bon-Conseil
Lourtier, 1932

b 1930 1950 - Le béton entre éléments perturbateurs

Au printemps 1932, s'érige dans le val de Bagnes le premier authentique exemple d'architecture moderne du canton, l'église de Lourtier, sous la direction de l'architecte turinois Alberto Sartoris. L'architecte, membre fondateur du *Congrès International d'Architecture Moderne*, développe un projet à l'image des idées du congrès, agençant des figures géométriques élémentaires; un campanile à l'italienne et une nef rectangulaire couverte d'un toit à un seul pan.¹ Cette architecture dépouillée et pure aura l'effet d'une bombe, suscitera de vives remarques et transformera cette église en l'un des bâtiments les plus controversés de son époque. Catégoriquement refusé par une population profondément ancrée dans la tradition, le fonctionnalisme proposé par Sartoris ne verra pas de lendemain direct dans l'architecture religieuse du Valais, où l'on s'oriente encore plutôt vers d'autres courants architecturaux.

Au-delà de cet échec cuisant, une évolution des formes et des techniques de construction est toutefois notable dans les années 1930. Tout en gardant la volumétrie traditionnelle et un plan basilical, certains architectes voient dans le béton un potentiel leur permettant d'explorer des portées plus grandes et des supports plus minces, comme l'illustre l'église de Noës achevée en 1931.² L'intérieur en béton de cette église contraste alors avec les références historiques que contiennent ses façades. A la fin de cette décennie, des expérimentations plus radicales s'articulent autour des possibilités spatiales engendrées par ce nouveau matériau. A Saas-Grund, Markus Burgener mélange arcs en béton et façades en pierre,³ désireux de moderniser la tradition.



Eglise de Mâche
Mâche, 1942

Les années 1940 ne seront pas encore celles d'une véritable révolution architecturale religieuse en Valais. Tout d'abord, le second conflit mondial, entraînant une raréfaction de la main-d'œuvre et des matériaux de construction importés, repousse l'exécution de plusieurs projets et arrête momentanément la construction d'églises.⁴ Mais dans un deuxième temps, le tremblement de terre de 1946 et les dégâts qu'il provoque relancent les processus de construction et de reconstruction. Avec des moyens financiers revus à la baisse, l'architecture religieuse ne trouve logiquement pas la force de se réinventer et préfère revenir à des solutions déjà connues, mises en oeuvre avec les matériaux indigènes. Les églises de Mâche, Haute-Nendaz, Aproz, Fey, Veyras ou encore Niedergampel, qui naissent durant cette décennie, gardent des dimensions modestes et une silhouette plus trapue dans un style néo-baroque.⁵ A la suite de ce tremblement de terre, l'effondrement de la voûte en béton de l'église de Chippis ravive les mauvais souvenirs de la catastrophe de Nax en 1909⁶ et constitue un frein aux volontés d'innovation à ne pas négliger. Le béton, alors mis de côté, laisse sa place aux charpentes de bois en guise de couverture. De plus, ce courant vernaculaire est fermement soutenu par Maurice Zermatten, alors président de la Commission cantonale des constructions, qui défend ce retour à un style *néo-valaisan* dans lequel le béton n'a plus sa place.⁷

¹ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 30.

² Ibid., p. 31.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 34.

⁶ Durant la grand messe du dimanche 10 janvier 1909, le toit de la vieille église s'est effondré sur l'assemblée de fidèles.

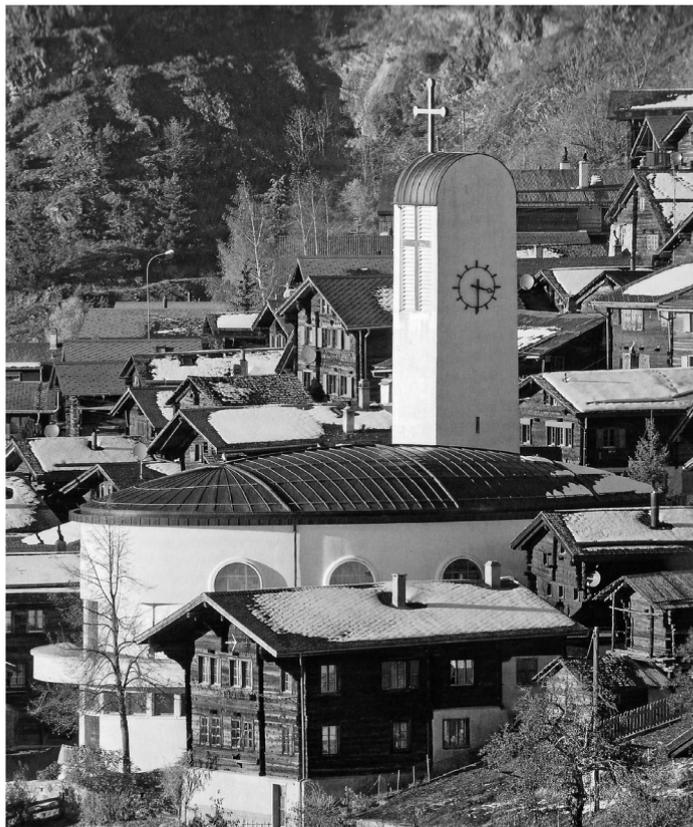
⁷ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. Op. cit., p. 34.



Eglise Saint-Théobald
Plan-Convethy 1957

C'est à partir de 1950 que le canton expérimente les premiers changements notables au sein de son architecture religieuse, induits par plusieurs facteurs simultanés. Premièrement, la disparition de plusieurs personnalités influentes depuis quelques décennies telles que Lucien Praz, Markus Burgener, Adolf Gaudy ou encore Fernand Dumas entraîne l'émergence d'une nouvelle génération d'architectes formée à l'architecture moderne.¹ Aussi, la reprise économique et l'essor de la construction accompagnent le développement des stations et des villes, entraînant la création de nouvelles paroisses. De plus, le nouvel évêque de Sion, plus ouvert aux courants modernes que son prédécesseur, ne s'oppose pas à l'émergence d'une nouvelle architecture sacrée.² Cette combinaison de facteurs voit donc naître en Valais plusieurs édifice expérimentaux en termes de matériaux mais aussi en termes d'organisation spatiale, tentant tant bien que mal de s'aligner sur un renouveau liturgique naissant. Les espaces s'épurent et les interventions d'artistes se voient de plus en plus limitées. Après une première apparition timide dans les années 1930, on constate que le béton est sujet à un nouveau développement et se retrouve alors massivement employé par des architectes enclins à répondre à des programmes de plus en plus ambitieux. De plus, on commence également à accepter ses qualités décoratives et à exploiter pleinement ses capacités structurelles.

L'église de Plan-Conthey d'André Perraudin, construite entre 1954 et 1957, incarne ce renouveau. Elle est en Valais le premier lieu de culte construit entièrement en béton armé et ouvre ainsi



Eglise Saint-Nicolas-de-Flue
Albinen, 1959

la voie à d'autres édifices tels que le centre paroissial du Sacré-Coeur de Sion.³ Les capacités structurelles de ce matériau, dont l'utilisation est alors devenue fréquente, entraînent également l'émergence de nouveaux types de plan, comme celui en fer à cheval aux églises de Saint-Martin et Randogne, ou le plan centré, rond ou ovoïde des chapelles de Crans et Sion, ainsi qu'aux églises d'Albinen et de Sierre.⁴

En parallèle à ces nouvelles réalisations dont la modernité est affichée, d'autres édifices sont à la recherche d'inspirations nouvelles dans des caractéristiques propres à leur région. Cette volonté d'intégration au paysage se caractérise par l'emploi des matériaux indigènes dans une architecture moderne et nouvelle qui s'inspire de l'habitat traditionnel. Des édifices comme la chapelle de Signèse, le temple protestant de Montana ou encore l'église des Agettes en sont l'illustration.⁵

Entre 1960 et 1970 s'établit en Valais la période la plus féconde de tout le siècle en termes d'architecture religieuse. Elle est caractérisée, comme ailleurs en Europe, par la recherche de la transcription des principes établis par le concile de Vatican II dans l'espace sacré.⁶ Les expérimentations initiées lors de la dernière décennie sur le plan se poursuivent. On assiste par exemple à des plans aux géométries inédites en Valais, telles que l'hexagone dans l'église de Saint-Guérin à Sion, l'octogone à Bürchen, le carré utilisé dans sa diagonale à Martigny-Croix, mais aussi le triangle à Vercorin, qui s'ajoutent au cercle et à l'ovale. Vient également compléter la liste le plan en amphithéâtre de la fameuse église d'Hérémece ou de celle de Brigue, s'adaptant particulièrement bien à la liturgie post-vaticane.⁷ Ces nouveaux plans sont accompagnés de nouvelles formes,



Eglise Saint-Sylve
Vex, 1963

tournées vers l'avenir, qui abandonnent la tradition. L'audace présente dans ces édifices témoigne d'une véritable ouverture du Valais sur le monde moderne, mais aussi d'une volonté de rattraper le retard accumulé durant la première moitié du siècle. L'architecture religieuse valaisanne s'accorde alors enfin avec le style national, et témoigne avec lui d'une expression sculpturale importante.⁸

Dans les villages de montagne, l'implantation de ces églises modernes a provoqué des nouveaux rapports au site et au contexte. Se mêlent alors déchirement du tissu préexistant et problèmes d'échelle. Certaines oeuvres, comme l'église d'Hérémente, sont assumées telles quelles et endossent ainsi le rôle d'ordonnateur du village, de pôle spirituel. A l'opposé et à l'image de l'église en bardeaux d'André Perraudin à Vex, d'autres choisissent la discrétion en adaptant leurs façades ou leurs volumes aux contraintes du site.⁹ Dans les villes en revanche, le débat n'a pas lieu. Les lieux de culte se doivent de composer avec un tissu hétérogène et ne peuvent pas toujours prétendre à un emplacement central. Egaleme nt tenus de répondre à une nuisance sonore due à l'automobile, secteur en pleine évolution, plusieurs projets, notamment celui de Jean-Paul Darbellay à Martigny-Bourg, sont conçus comme des îlots indépendants comprenant un zone de transition les isolant de la ville.¹⁰



Eglise Saint-Michel
Martigny, 1968

¹ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20^e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 34.

² Ibid.

³ Ibid., p. 35.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 37.

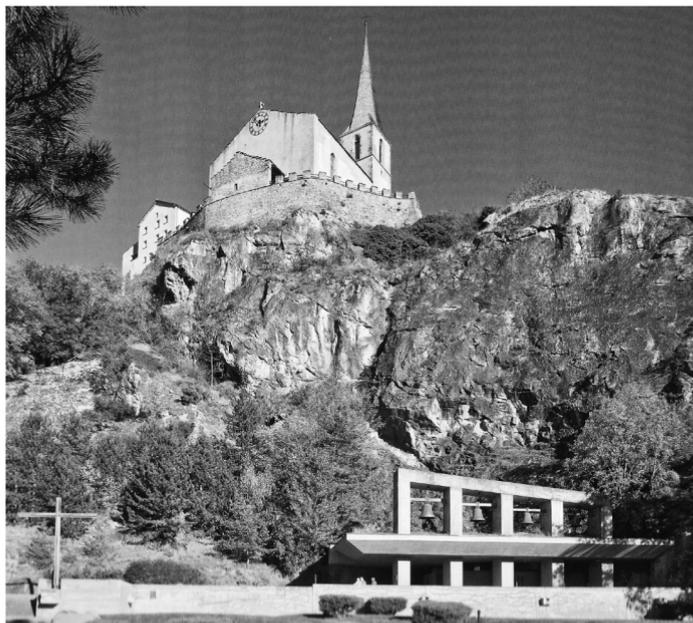
⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

⁸ BACHMAN, Jul, VON MOOS, Stanilaus. *New Directions in Swiss Architecture*. New York: George Braziller, Inc., 1969, p. 109.

⁹ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. Op. cit., p. 38.

¹⁰ Ibid.



Eglise Saint-Michel
Rarogne, 1974

A l'opposé de ceux de la décennie précédente, les édifices religieux des années 1970 apparaissent bien plus modestes, en accord avec l'esprit de pauvreté évangélique dont l'Eglise se réclame. Le clocher perd peu à peu son rôle central et va même jusqu'à disparaître dans les cas de Champlan ou d'Ovronnaz.¹ Les édifices de grande envergure, comme le centre paroissial de Riddes, inspiré du projet de Walter Maria Förderer à Hérémence, abandonnent peu à peu la dimension verticale au profit d'un développement horizontal.² L'église Saint-Michel de Rarogne choisit, elle, la solution extrême de l'enfouissement, afin de ne pas nuire à l'image du site fortifié et de l'église gothique dominante. La présence de l'église n'est alors plus que signalée par une croix et ce qui s'apparente à un portique combiné à un clocher en béton.³

L'histoire de l'église en Valais au 20e siècle est donc passablement mouvementée et a connu de multiples rebondissements. Le Valais s'est en effet transformé durant cette période en véritable terre d'expérimentation pour l'architecture religieuse. La confrontation de l'architecture avec un paysage sacralisé par ses habitants a conduit certains architectes à l'échec, tout comme elle a fait surgir des oeuvres notables qui établissent des liens avec l'environnement naturel sans cesse nouveaux et réinventés.⁴

¹ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 40.

² Ibid.

³ Ibid., p. 90

⁴ Ibid., p. 40.

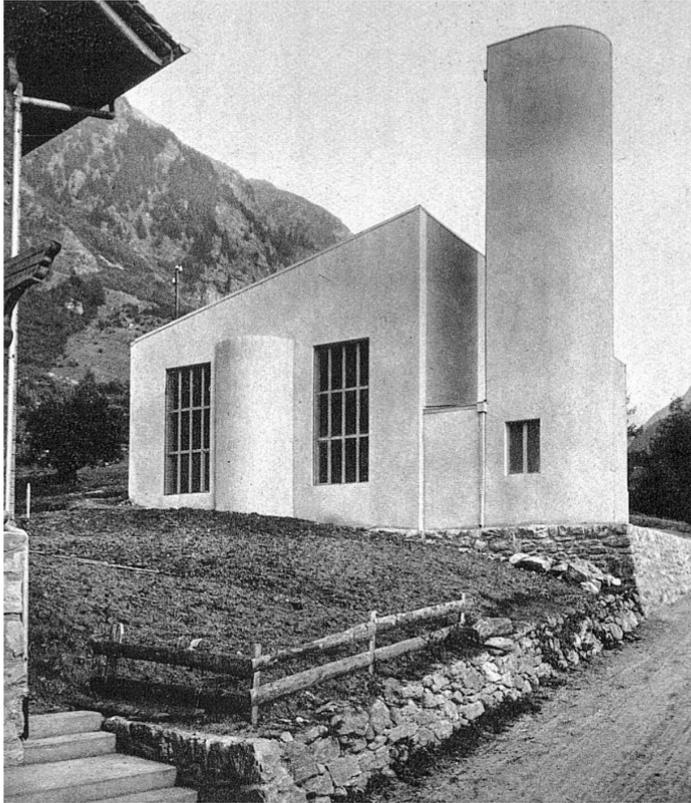


3 Etudes de cas

Si l'église de Lourtier est considérée comme la première tentative d'un renouveau de l'architecture religieuse en Valais, celle d'Hérémente en constitue peut-être l'avènement. Au sein du même canton, ces deux projets naissent dans des contextes temporels et culturels différents et présentent chacun une approche architecturale qui leur est propre, mais constituent ensemble deux emblèmes de l'architecture religieuse moderne en Valais. Alors que le premier cherche à introduire dans l'architecture des principes nouveaux découlant des valeurs portées par le *CIAM*, le second tente de lui rendre son contenu artistique, perdu dans les entraves que constituent les contraintes techniques et les normes bureaucratiques.¹ Ces deux édifices figurent également parmi les rares églises valaisannes du 20^e siècle dessinées par des architectes invités, 20^e siècle où les Praz, Perraudin, Zermatten et autres se partagent le septante pour cent de la production valaisanne d'édifices religieux.² Une étude plus approfondie de ces projets s'impose donc naturellement, elle illustre les précédents points et démontre surtout le sort catégoriquement opposé réservé à chacune de ces églises.

¹ BÄCHER, Max. Walter M. Förderer, architecture-sculpture. Neuchâtel: Editions du Griffon, 1975, p. 4.

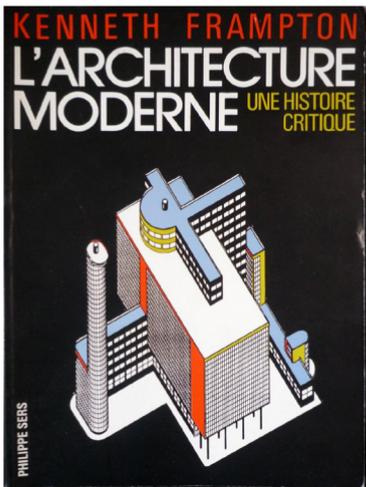
² PARVEX, Marie. Le XX^e siècle, l'âge d'or de l'architecture religieuse en Valais. 29 décembre 2014. <https://www.letemps.ch/>



L'architecte

Dans les années 1920, le jeune architecte italien Alberto Sartoris, lié aux tenants du futurisme, milite au sein de l'avant-garde européenne. Il devient en 1928 le plus jeune des membres fondateurs du *CIAM*, aux côtés de personnalités influentes telles que Le Corbusier. Sa vision esthétique et le rationalisme de sa conception architecturale sont déterminés par son amour de la splendeur géométrique. Sartoris accorde beaucoup d'importance au dessin architectural, auquel il confère à la fois la valeur de manifeste et d'oeuvre d'art. C'est d'ailleurs dans ses nombreux dessins axonométriques et colorés que l'architecture rationaliste trouve ses plus belles icônes. Il n'est cependant pas un architecte qui fait aussi de la peinture, ni un peintre qui signe des plans. Sartoris peint ses architectures, sans dissocier les deux démarches, il en fait une totalité.¹ Son esthétique, jugée trop révolutionnaire ou trop en avance sur le goût de son temps, a toutefois freiné l'émancipation de son oeuvre construite. En effet, sur plus de 800 projets signés, seuls une cinquantaine ont été réalisés. Cependant, ses activités d'enseignant, d'essayiste, de théoricien de l'art et de l'architecture l'ont transformé en l'une des grandes figures de l'architecture moderne.²

Parmi ses architectures bâties, on compte deux projets réalisés dans le canton du Valais, l'église de Lourtier ainsi que la maison Morand-Pasteur à Saillon. Si le renom de l'architecte face à celui du canton semble donner l'image d'un paradoxe, le Valais fut pour Sartoris une terre d'accueil et d'inspiration. Il entretient

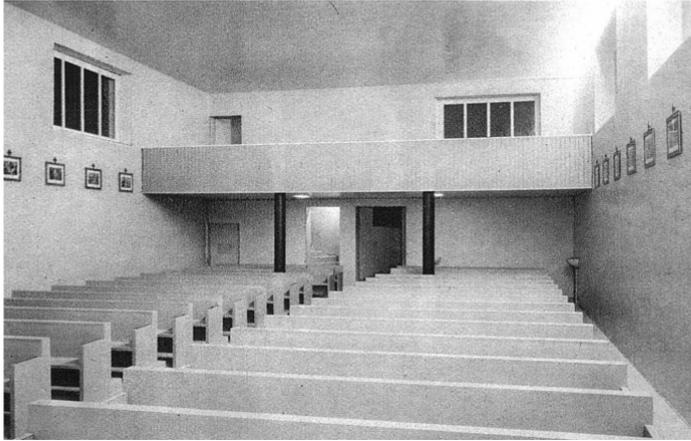


en effet d'étroites relations avec l'Abbaye de Saint-Maurice, où règne alors un climat propice au renouveau de l'art sacré. Au début des années 1930, enthousiasmés par son audacieux projet de Notre-Dame-du-Phare, cathédrale d'acier, de verre et de béton armé, certains chanoines et amis de Sartoris font appel à lui, afin de concevoir « *une église de 350 places qui ne coûte pas des sommes prohibitives* ». ³

L'architecture

A la suite de l'incendie qui ravage le petit village de Lourtier dans le val de Bagnes en 1929, le projet du nouveau lieu de culte, mieux adapté à la taille du village, est donc confié au jeune architecte turinois. Les plans de l'église sont offerts par Sartoris et approuvés par l'évêque de Sion le 19 février 1932, la première pierre bénite le 16 avril de la même année. ⁴ Avec la participation active de tout le village, empressé de retrouver son église, l'édifice est terminé en tout juste cinq mois, et pour la modique somme de 20'000 francs.

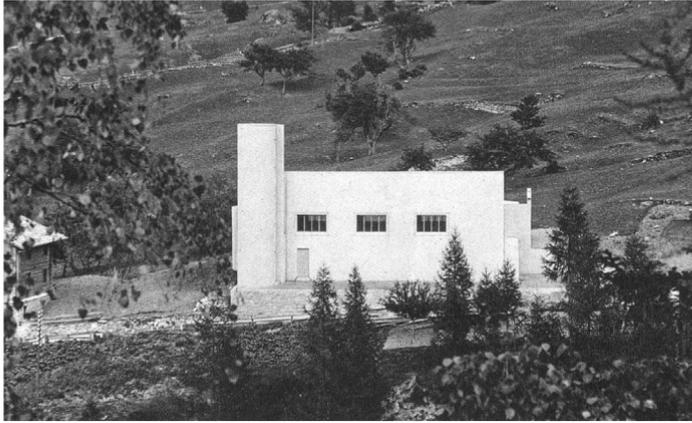
L'architecture présentée est une combinaison de figures géométriques élémentaires. Le plan, rectangulaire, propose une excroissance de l'absidiole en demi-cercle ainsi qu'un décrochement qui abrite l'escalier de la tribune en tant que seuls éléments contrariants la pureté de sa forme. Cet espace est chapeauté par un toit incliné à pan unique non débordant, conservant ainsi la précision du volume. A l'intérieur, un plafond plat peint en blanc s'ajoute à la sobriété de l'ensemble. La tripartition traditionnelle n'est alors plus que suggérée par deux ouvertures sur l'abside situées de part et d'autre de l'extrusion semi-circulaire.



A ce premier volume horizontal contraste la verticalité du campanile à l'italienne, extrudé sur la base d'un plan en U « *fondé sur la pénétration du cercle par le rectangle* ». ⁵ L'ensemble hétérogène est unifié par un petit local parallélépipède accueillant la sacristie. Le tout est couvert d'un enduit de ciment masquant la diversité des matériaux de construction mis en oeuvre, et conférant à l'église l'aspect de monolithe. Les ouvertures s'installent à l'horizontale le long de la nef et à la verticale sur le clocher afin de définir « *catégoriquement le contraste de l'horizontalité de l'édifice à la verticalité du campanile* ». ⁶ Leurs dimensions généreuses s'opposent aux meurtrières à barreaux des traditionnelles chapelles de la vallée et invitent littéralement la montagne dans l'église. Au-delà de l'expression de son architecture autonome, radicale et fonctionnelle, ce bâtiment tente donc d'une manière nouvelle de saisir les rapports entre le paysage et l'architecture.

La polémique

Dès la fin de la construction, si l'actuel conseiller d'Etat et parrain du projet Maurice Troillet se félicite de trouver le Valais à l'avant-garde de l'architecture suisse, d'autres déplorent l'absence de tradition architecturale valaisanne dans l'édifice. A travers les clichés de l'église publiés dans des revues spécialisées, l'intelligentsia romande découvre la face de ce qui constitue non seulement la première réalisation religieuse moderne à la montagne, mais surtout le premier exemple, pour le Valais, d'une architecture rationnelle et fonctionnelle. ⁷ S'affrontent alors par voie de presse, et dans des termes très vifs, les partisans et les adversaires de la nouvelle église. Alors que les premiers admirent son audace, les seconds regrettent la perte de sens de la



construction.⁸ Le scandale défraye non seulement l'opinion locale et valaisanne, mais aussi toute la presse de Suisse romande et la critique spécialisée.

Paul Budry, écrivain vaudois et chaud partisan de Sartoris, considère l'église comme « *un bon, solide et original organisme, qu'on a cherché à rendre aussi spacieux, nombreux, imposant et plastique que le permettait le maigre budget, le terrain congru, les règles liturgiques et les larges possibilités du béton* ». ⁹

Le 4 novembre 1932, un article anonyme de la *Gazette de Lausanne* y faisant réponse paraît. Celui-ci considère l'architecte comme « *l'un des esclaves des théories spéculatives* », et ne comprend pas « *qu'un homme, étranger sauf erreur à notre pays, imbu jusqu'à l'excès de la figure géométrique, soit allé fiché en plein val de Bagnes une église qui pourrait être aussi bien un abattoir à porcs, qu'un hangar d'aviation, cela devrait souligner les étranges déformations, les enlaidissements qui menacent le décor de nos campagnes et de nos villages. Il y a dans cette intrusion du bolchévisme architectural à la montagne, un symptôme alarmant de la perversion du goût. Et voilà, continue-t-il, les bonnes gens de Lourtier contraints d'ouïr la messe dans ce garage d'automobiles* ». ¹⁰

A cela, Paul Burdy, répond : « *Et vie le bolchévique de Lourtier qui nous prouve au moins que Dieu est moderne, que la Foi marche avec le temps, qu'il y a une religion des hommes vivants, une confiance dans l'aujourd'hui, que le génie du christianisme enfin n'a pas dit son dernier mot avec la cathédrale* ». ¹¹

Les échanges se poursuivent : « *Nous persistons à penser que*



L'église de Lourtier n'est pas à sa place dans un village de montagne. Pas plus qu'un chalet valaisan ne serait à la sienne dans un quartier urbain de style uniforme et épuré.¹²

Burdy enchaîne : « *L'église de Lourtier doit être jugée en elle-même et par rapport au site, et par rapport à l'ordre chrétien qui veut que jamais l'esprit ne se lasse d'inventer et de construire pour glorifier l'Esprit et non point au nom d'une sentimentalité périmée* ». ¹³

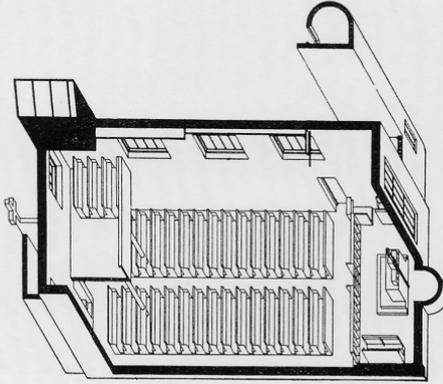
De leur côté, les habitants de Lourtier expriment une entière satisfaction de cette construction spacieuse, bon marché, et à laquelle ils ont participé. Les diverses critiques n'ont pas affecté les relations qu'ils entretiennent avec l'architecte, au point que c'est à nouveau à Sartoris qu'ils font appel en 1956 pour réaliser l'agrandissement de l'église.¹⁴ Alors le bâtiment perd le caractère novateur qui le définissait. Un toit en bâtière plus traditionnel remplace le pan unique, l'ajout de deux travées offre cent places supplémentaires, tandis que, plus curieusement, une articulation en pierres vient habiller la façade. A l'intérieur, un berceau lambrissé remplace le plafond plat.¹⁵ A l'image d'une société changeante, la transformation de cet édifice marque la perte des certitudes idéologiques qu'a provoqué le choc de la guerre.¹⁶

Conséquences

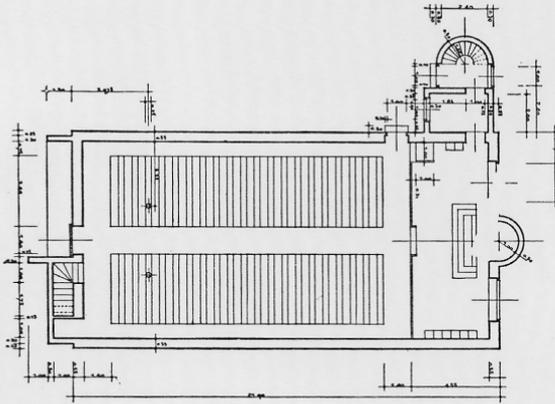
En dépit de cette polémique, l'architecture rationnelle de Sartoris en Valais connaît tout de même une suite. Elle a, d'une part, le mérite d'avoir initié le canton au débat de la modernité et d'avoir donné naissance aux premières habitations modernes,

dont la capacité à encaisser les bouleversements architecturaux est manifestement plus élevée. Sartoris réalise en effet, quelques années après son église, la maison Morand-Pasteur à Saillon, contacté par un maître d'ouvrage séduit par le cas de Lourtier. D'autre part, la polémique a rendu l'évêque de Sion très vigilant en ce qui concerne la conformité stylistique des édifices religieux. Mgr Victor Bieler insiste en effet sur le fait que les formes doivent émaner du patrimoine local et que les matériaux s'harmonisent avec le cadre naturel.¹⁷ Ces conditions associées à un coût de construction trop élevé laissent donc le projet de Sartoris pour la chapelle de Sarrayer sur le papier. Si sa notoriété au sein des ouvrages d'architecture moderne est indiscutable, cet édifice à coupole suspendue présentait pour l'époque et le diocèse, une architecture encore trop innovante.

L'épisode de Lourtier agit donc comme témoin de l'état d'esprit populaire face à l'innovation. Sous l'oeil d'un architecte, le projet apparaît pourtant comme une réussite, ou du moins comme une oeuvre digne d'intérêt. Mais le fait est que l'essentiel de l'architecture échappe au grand public, qui ne perçoit que sa forme ou son habileté technique et ignore ses règles et sa finalité.¹⁸ En 1932, un Valais encore profondément ancré dans la tradition et fervent catholique n'est encore indiscutablement pas prêt à servir d'exemple et préfère couper court au débat architectural religieux.



VUE AXONOMETRIQUE



PLAN

-
- ¹ JAUNIN, Françoise. Editions des Valeurs Nouvelles, cahier no 4. Publié à l'occasion des expositions personnelles d'Alberto Sartoris, 1995.
- ² RAEMY-BERTHOD, Catherine. Eglises et chapelles de Bagnes. Verbier: Publiprint, 2008, p. 61.
- ³ HUMEAU, Edmond. La nouvelle église de Lourtier (Valais). Das Werk, vol. 19, 01 décembre 1932, p. 370.
- ⁴ RAEMY-BERTHOD, Catherine. Op. Cit., p. 61.
- ⁵ Ibid., p. 64.
- ⁶ Ibid.
- ⁷ GARD, Jean-Michel. Alberto Sartoris et le Valais. Source inconnue, 1982.
- ⁸ RAEMY-BERTHOD, Catherine. Op. Cit., p. 61.
- ⁹ GARD, Jean-Michel. Op. Cit.
- ¹⁰ Ibid.
- ¹¹ GIULIANI, Jean-Pierre. 50 ans d'architecture moderne en Valais. Confédéré, 17 décembre 1982.
- ¹² Ibid.
- ¹³ Ibid.
- ¹⁴ RAEMY-BERTHOD, Catherine. Op. Cit., p. 62.
- ¹⁵ Ibid., p. 64.
- ¹⁶ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 9.
- ¹⁷ RAEMY-BERTHOD, Catherine. Op. Cit., p. 159.
- ¹⁸ GIULIANI, Jean-Pierre. Op. Cit.



b

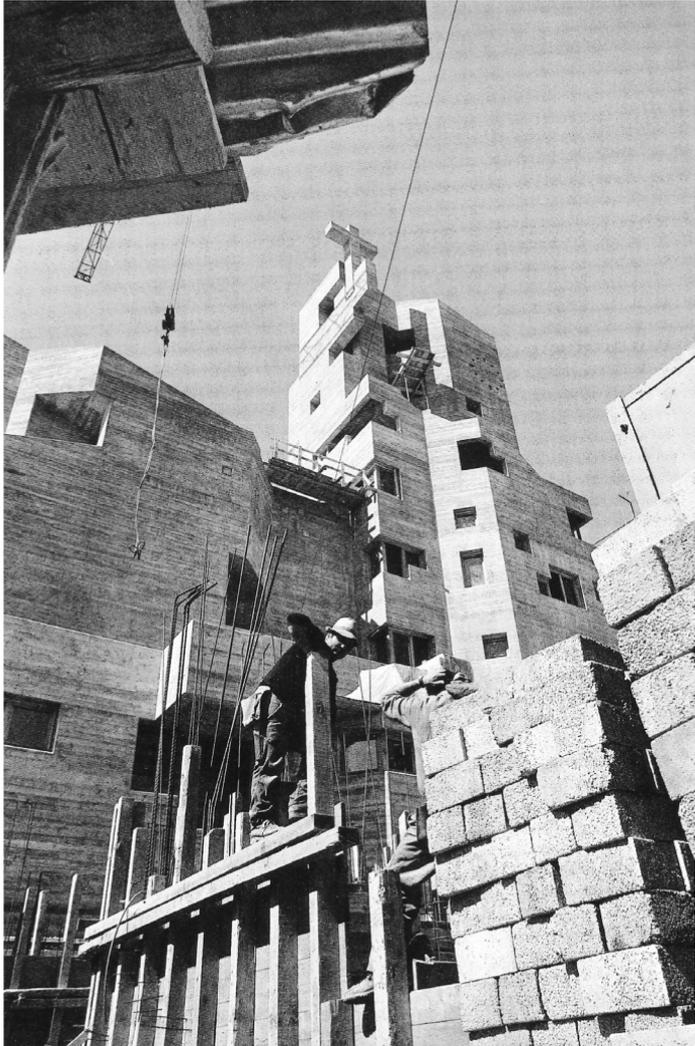
L'église Saint-Nicolas à Hérémence

L'architecte

Durant les années 1930, Walter Maria Förderer entame sa formation par un apprentissage de typographe puis de sculpteur. Il travaille comme sculpteur indépendant avant d'effectuer un stage chez Herman Baur, alors grand constructeur d'églises, qui va lui donner le goût de la pratique architecturale. Les différents aspects de cette biographie sont décisifs à la compréhension générale de l'oeuvre de Förderer, unique sur le territoire suisse. Influencée par Le Corbusier et par les collages de Kurt Schwitters, son architecture s'apparente à des cascades de béton ou à des objets totémiques.¹ Ses réalisations sont en effet pensées et conçues comme des sculptures, comme des oeuvres d'art.² Si elles se limitent aux domaines scolaires et religieux, elles possèdent une véritable identité commune qui les relie à la personnalité de leur auteur. Förderer met en effet l'accent sur le béton dans son originalité et sa rugosité, qui s'efforce d'atteindre un haut degré de plasticité dans les formes. L'architecture qui en résulte est superficiellement dure mais formaliste, parfois presque ludique et décorative.

L'histoire

Dans son contexte sauvage et escarpé, le village d'Hérémence vit en complète autarcie jusqu'à la fin des années 1920 et l'arrivée de la première liaison routière avec la plaine. Dès lors, l'évolution s'accélère et le village bascule dans un monde en



pleine mutation. La construction de la nouvelle église représente le sommet de cette évolution et symbolise cette prospérité nouvelle.³ Au début du siècle déjà, l'église d'Hérémente s'avère trop restreinte et est sujette à divers questionnements. Ce n'est cependant qu'en 1960 que l'évêque de Sion confie au clergé du lieu la mission d'en construire une nouvelle.⁴ Les autorités politiques et religieuses du village s'allient donc, afin de penser la création d'un ensemble communal et paroissial qui comprend l'église ainsi que des bâtiments scolaires et de loisirs. C'est au centre du village, sur un terrain à forte déclivité, que doit être implanté le nouvel édifice religieux, reliant en passant la place du village à la route principale. Les contraintes liées à ce site et la complexité du programme, qui comprend de nombreux locaux annexes à intégrer à la construction, nécessitent alors l'organisation d'un concours d'architecture. Ce dernier est ouvert à tous les architectes valaisans domiciliés en Suisse, ainsi qu'à sept représentants d'autres cantons ayant réalisés des oeuvres intéressantes dans le pays et à l'étranger, dont Walter Maria Förderer. Sur trente-huit postulants témoignant d'un intérêt évident pour le sujet proposé, seuls quinze projets sont rendus, démontrant à leur tour la difficulté effective de la tâche.⁵ Jugé en deux temps, le concours voit ses sujets séparés en deux mandats. Les architectes Morisod et Kyburz se voient attribuer les bâtiments scolaires, alors que la réalisation de l'église est confiée à Förderer.

Ambitieux, le projet pensé par Förderer présente de nombreux risques, notamment financiers, pour les paroissiens d'Hérémente. Si un édifice d'une telle ampleur a pu voir le jour dans ce relativement petit village valaisan, c'est en grande partie grâce à l'attention que les autorités ont portée au bien-être des familles



et de la jeunesse. Par ailleurs, l'importance accordée à la religion par la communauté, pour qui l'église est le cœur de la vie, joue également un rôle majeur à l'aboutissement du projet.⁶ De plus, dès 1948, les habitants et les autorités du village participent activement à la réalisation du barrage de la Grande-Dixence, engrangeant une expérience non négligeable dans la construction en béton. En 1968, les entreprises du village, auxquelles l'entièreté des travaux est confiée, s'attèlent donc à la tâche et achèvent l'édifice trois ans plus tard, en 1971. Passablement médiatisée, l'église Saint-Nicolas marque le début de la période des constructions religieuses dans la carrière architecturale de Förderer.⁷

L'architecture

Primé, le projet délivré par Förderer répond de manière cohérente à l'ensemble des conditions requises par le jury du concours. Dans un premier temps, il est conforme aux exigences de la nouvelle liturgie, en proposant une disposition intérieure qui regroupe les fidèles autour de l'autel. Il intègre également avec soin les diverses salles demandées, qui se retrouvent en partie intégrées dans le clocher, et relie de manière fluide la place centrale du village à la route principale desservie par les services postaux. Finalement, il profite avec intelligence de la déclivité naturelle du terrain pour donner à l'ensemble « *un style qui rappelle à la fois une paroi rocheuse sculptée et l'arête d'une cime* ». ⁸

Cependant, les questions liées à l'intégration du bâtiment dans le village suscitent, encore aujourd'hui, plus de débats.



Conscients de cette difficulté, les autorités du concours demandent aux architectes une justification de leur oeuvre dans le contexte villageois et posent trois jalons avant de porter un quelconque jugement. Ces derniers refusent l'église de village en tant que copie des chalets environnants, excluent son architecture comme reflet exclusif du passé et l'encouragent à cristalliser les besoins et moyens techniques actuels. A cette question d'intégration, Förderer répond de la manière suivante: « *Le village d'Hérémece est un site planté au coeur des montagnes. L'emplacement prévu pour la construction de l'église est une cuvette. Pour ma part, j'ai imaginé un rocher tombé en cet emplacement. Et dans ce rocher, j'ai sculpté une église en lui donnant les formes découpées et irrégulières qu'impose le terrain et qui se trouvent d'ailleurs dans l'aménagement du village et le paysage environnant* ». ⁹ Pour parfaire son intégration au village, Förderer propose également d'inscrire des locaux commerciaux à son ensemble, répond ainsi au souhait d'association de l'édifice religieux aux réalités de la vie quotidienne et fait de l'église l'élément de convergence du village, le centre incontesté de la communauté. ¹⁰

La présence monumentale de l'édifice se cristallise dans l'expression brute du béton en façade ainsi que dans l'imposant clocher qui domine un ensemble défini par une imbrication de volumes assemblés exclusivement à 45 et 90 degrés et formant une géométrie complexe. Cette dernière, ajourée de percements anguleux, confère à l'édifice l'aspect d'une véritable sculpture de béton brut. ¹¹ L'église se lie à la pente naturelle par une succession de volumes bâtis alternant escaliers, terrasses et esplanades, qui constituent un parcours à travers le projet, offrant des points de vue variés sur la vallée et menant au parvis. L'entrée se



situe directement sous le clocher et conduit le visiteur dans une première zone sombre, d'où l'espace lumineux de l'église ne s'ouvre que progressivement.¹² A l'intérieur, l'espace principal est conçu à partir d'un plan polygonal organisé autour de l'autel. On y retrouve une expression sculpturale affirmée grâce à l'omniprésence d'imbrications de volumes de béton sur les murs et au plafond, conférant à l'espace l'aspect d'une grotte mystique, renforcé par l'apport exclusivement indirect de lumière.

La réception

Malgré son architecture audacieuse et l'expression brute de ses matériaux, l'église d'Hérémece est étonnement bien acceptée par la population locale. Il est cependant important de rappeler que la construction du barrage de la Grande Dixence quelques années plus tôt avait conféré au béton une image de progrès et de modernité,¹³ ce qui facilita grandement l'intégration du nouveau sanctuaire. La presse fait également preuve de clémence à l'égard de Förderer. Si quelques journaux dénoncent timidement le caractère insolite de l'église, la plupart saluent l'innovation et la nouveauté dans un Valais résolument plus moderne qu'en 1932. Dans un article du *Courrier* de 1970, l'architecte Jean-Marie Ellenberger prend personnellement la défense de Förderer: « *Nouvelle: c'est ce que l'église a toujours été. Il était nouveau et insolite de créer autrefois des absides. Il était nouveau de construire des églises byzantines, nouveau l'art roman, incroyablement moderne l'art gothique. Et le mouvement artistique de ces dernières années n'est donc pas autre chose que l'inéluctable répétition de l'histoire. Les inventions de Le Corbusier, de Perret, de Moser, de Förderer ne sont que la suite de*



celles des maîtres bâtisseurs du 13e siècle ». ¹⁴

L'église, en tant qu'objet autonome, fait donc la quasi-totale unanimité. Aux questions plus délicates de l'intégration, André Kuenzi, dans la *Gazette littéraire* du 23 octobre 1971, répond de manière plus spirituelle: « *Si cette architecture choque au milieu des chalets et provoque des questions et des remises en cause, nous ne devons pas oublier que le christianisme lui-même nous remet constamment en question. Le christianisme n'a jamais été une religion de confort spirituel et matériel. Pourquoi les églises ne seraient-elles pas, à l'image du Christ, bouleversantes ? Il y a déjà dans votre vallée le barrage de la Dixence: l'un des ouvrages les plus puissants du monde. Les Hérémentsards avaient déjà la puissance. Ils ont maintenant la gloire. Qu'ils mettent tout cela au service de Dieu. Et n'est-ce pas la conclusion d'une prière commune à tous les chrétiens: A toi, Seigneur, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles* ». ¹⁵

¹ BELL, Jonathan. Walter Maria Förderer's 1960s European churches remain avant-garde today. 04 mai 2019. <https://www.wallpaper.com/>

² Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais, 1920-1975. Gollion: Infolio, 2014, p. 42.

³ CHARBONNET, Marius. L'église d'Hérémence en Valais. Sion: Valprint SA, 1980, p. 11.

⁴ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. Op. cit., p. 42.

⁵ CHARBONNET, Marius. Op. cit., p. 22.

⁶ Ibid., p. 15.

⁷ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. Op. cit., p. 42.

⁸ CHARBONNET, Marius. Op. cit., p. 23.

⁹ Ibid., p. 29.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Eglise Saint-Nicolas (Hérémence) In: Wikipédia.

¹² Frères en marche. Eglises et architecture, miroirs de nos attentes. No 3, juillet 2020, p. 21.

¹³ Etat du Valais, Archives de la construction moderne. Op. cit., p. 42.

¹⁴ CHARBONNET, Marius. Op. cit., p. 39.

¹⁵ Ibid., p. 43.

Partie III

Eglise et société

- 1 Le rôle social
 - a Une sociabilité paroissiale plurielle
- 2 La situation actuelle



Sortie de messe
Hérémece, c. 1975

Au-delà de son investissement dans divers aspects de la vie quotidienne, tels que l'éducation ou la santé, l'Eglise est avant tout une instance de socialisation basée sur les différentes natures des interactions entre ses fidèles. Ces derniers sont en effet la véritable essence de la sociabilité d'une paroisse, la faisant évoluer selon l'implication et l'énergie qu'ils dépensent en sa faveur. Si certains sont moins impliqués, d'autres participent activement à la construction identitaire de leur communauté et de la société locale. Il est important de considérer les efforts d'une paroisse et de ses fidèles, pour rendre vivants non seulement sa communauté mais également l'ensemble de sa commune, sa ville ou son village, ainsi que l'influence qu'ils portent sur une sociabilité à plus large échelle. Dans un canton catholique comme le Valais, et plus particulièrement dans les villages de faible à moyenne population, les activités hebdomadaires, annuelles ou exceptionnelles proposées par la paroisse représentent une part non négligeable de l'ensemble des événements qui s'y déroulent. Elles sont par conséquent à l'origine de la majorité des interactions entre les habitants et, de ce fait, déterminantes pour maintenir une identité sociale forte.

Le chapitre suivant, inspiré d'une étude comparative réalisée par Olivier Bobineau,¹ propose d'étudier et de catégoriser les différentes natures de sociabilité présentes au sein d'une paroisse, ainsi que d'y associer un type de fidèle. Notons tout de même que ces catégories sont loin d'être figées et que les fidèles passent très régulièrement d'un profil à un autre selon leur temps disponible, leurs situations privées mais aussi leurs



Conseil d'Etat et Grand Conseil allant à la cathédrale pour la messe du Saint-Esprit
Sion, 1930

envies. Malgré cela, elles témoignent de la complexité des liens sociaux qui se tissent entre des individus acteurs de la société paroissiale entre eux, mais aussi des rapports entretenus entre ces derniers et la société dans sa globalité.

¹ BOBINEAU, Olivier. Sociabilité et socialisation paroissiales : Une comparaison franco-allemande. Ehess, 2006, pp. 93-103.



Fête-Dieu
Valais, c. 1930

Le sociologue Roger Levasseur définit la sociabilité comme suit: « *L'espace de relations intermédiaires qui se situe au-delà des nécessités élémentaires de l'existence (se nourrir, se vêtir, se loger, travailler), de la vie privée et des rapports avec les intimes (famille), et en deçà des pouvoirs institués (Eglise, Etat, entreprise)* ». Si la paroisse fait effectivement partie d'un pouvoir institué qu'est l'Eglise, elle demeure tout de même un espace intermédiaire dans lequel se développent des relations qui manifestent « *l'aptitude générale d'une population à vivre intensément les relations publiques* ». Il est donc légitime de la considérer comme un réseau reliant, rassemblant des acteurs ayant choisi de s'inscrire dans un cadre social déterminé. La sociabilité paroissiale peut donc se définir comme « *le développement de relations sociales d'inter-connaissance et d'inter-reconnaissance engendrées au sein du dispositif paroissial* ». Cette sociabilité paroissiale peut donc revêtir plusieurs formes qui correspondent à plusieurs profils de fidèles, son intensité dépendant de la ténacité des liens que le fidèle entretient avec la paroisse.



Portrait lors de la Fête-Dieu
Valais, c. 1930

Sociabilité paroissiale occasionnelle et fidèle saisonnier

La sociabilité occasionnelle est celle qui implique le plus grand nombre de fidèles, elle inclut les personnes qui, à l'occasion, participent à une activité ou une manifestation organisée par la paroisse. Une communion, une confirmation ou un mariage font pleinement partie de ces activités. Le fidèle saisonnier se déplace alors et rencontre les paroissiens durant le temps de la cérémonie religieuse. Ce contact ponctuel intervient lors d'événements qui rythment le calendrier culturel de la communauté. Cette forme irrégulière de sociabilité et d'investissement peut alors paraître sans réelle importance pour la paroisse, cependant elle met en contact la communauté paroissiale et les autres réalités culturelles au travers de rencontres inédites et souvent enrichissantes.

Le fidèle saisonnier sollicite donc la paroisse, afin d'obtenir un service spirituel, il devient ou redevient chrétien le temps d'une célébration. Il le fait par tradition, parfois pour faire bonne figure, ou encore par attachement sentimental. D'autre part, il se rend également à une manifestation religieuse pour une raison précise, recherchant une ambiance particulière ou simplement désireux de prendre part à une activité de la paroisse.

Sociabilité paroissiale ordinaire et fidèle pratiquant

La seconde forme de sociabilité développée au sein d'une paroisse peut être qualifiée d'ordinaire ou de régulière. Elle implique des acteurs participant aux activités de la paroisse de manière régulière, ces derniers profitent de ces occasions pour



Messe d'été à la chapelle du Lac Noir
Zermatt, c. 1900

tisser des liens. Les messes du week-end sont en général le moment durant lequel ces fidèles, que l'on peut qualifier de pratiquants, se réunissent et échangent. Ils en profitent pour se raconter des nouvelles locales, se retrouver entre voisins, amis, mais aussi pour faire de nouvelles rencontres. Leur foi les conduit à participer à la célébration, mais ils sont également motivés par la réunion sur le parvis de l'église caractérisant la fin de la messe. A ce moment, les discussions fusent: on parle politique, religion, actualité, on se donne rendez-vous, on s'invite. Le prêtre participe également aux discussions, il va de groupe en groupe prendre des nouvelles de chacun. La régularité de ces rassemblements permet à ces acteurs l'échange, le partage, mais aussi la confrontation d'opinions ponctuelles. Ces moments sont dotés d'une interaction sociale plaisante pour chacun et déterminante au bon vivre d'une communauté. Autrement dit, ils rythment le lien social local et le renforcent.

Le fidèle pratiquant est, lui, caractérisé par une foi qu'il juge nécessaire à l'épanouissement de sa personne. Il participe à la messe pour y vivre un moment de prière et de partage en communauté, donc par choix et non par obligation. Si cette pratique se fait de moins en moins courante et est vue par certains comme étrange ou marginale, le fidèle pratiquant y tient. Il fait partie aujourd'hui d'une minorité, mais son identité le maintient en dehors de la logique dominante.

Sociabilité paroissiale associative et fidèle militant

Cette forme de sociabilité plus complexe met en relation des acteurs locaux, croyants et non-croyants, et peut prendre plusieurs



Portrait lors de la Fête-Dieu
Valais, c. 1930

formes. Elle est entretenue par des groupes de volontaires qui se réunissent, afin de poursuivre un objectif déterminé. Cet objectif ainsi que les relations du groupe avec la paroisse peuvent varier et sont donc distinguables.

En premier lieu, il existe des groupes de personnes directement liés à la paroisse se réunissant, afin de rendre un service extraordinaire à la population locale qui n'appartient pas aux activités ordinaires de l'agenda liturgique. Ces groupes organisent des activités de catéchèse, de chorale, de rencontres ou encore de visite aux malades. Parfois liées à la religion, mais aussi simplement ludiques, ces activités génèrent des liens sociaux entre fidèles, familles, habitants, enfants et adultes, et offrent des services variés allant de la simple distraction à l'entraide. Une paroisse peut également servir de lieu d'accueil à des mouvements n'appartenant pas à la population locale. Ces mouvements ont une logique qui leur est propre et ont alors à leur disposition une logistique permettant l'organisation d'activités ouvertes à tous. Enfin, des activités satellites se développent souvent autour de la paroisse. Elles regroupent des habitués de la communauté paroissiale aussi bien que des simples habitants sans réels liens avec l'Eglise, et constituent donc une interface reliant l'institution religieuse et la société locale. Ces satellites sont une réelle occasion pour la paroisse de faire partie intégrante de l'ensemble des activités participant à l'épanouissement social d'un village.

La sociabilité paroissiale associative s'appuie sur l'implication et l'investissement personnel du fidèle militant. Ce dernier prend part à une ou plusieurs des activités énoncées ci-dessus, car il est désireux de participer au développement local qu'il juge né-



Messe dite par l'abbé Imhof à la Chapelle St-Jean
Val d'Hérémence, entre 1930 et 1932

cessaire à la vie communale. La paroisse fait pour lui partie intégrante de ce développement, elle organise des projets au service de la collectivité témoignant de valeurs qui lui sont chères. Il n'est cependant pas toujours pratiquant, mais plutôt porteur de valeurs humaines qu'il souhaite partager. Véritable animateur, en lien avec la paroisse mais aussi reconnu par la population locale, il est unificateur de la communauté paroissiale et des habitants non-croyants, cherchant à construire une identité sociale locale.

Sociabilité paroissiale institutionnelle et fidèle consacré

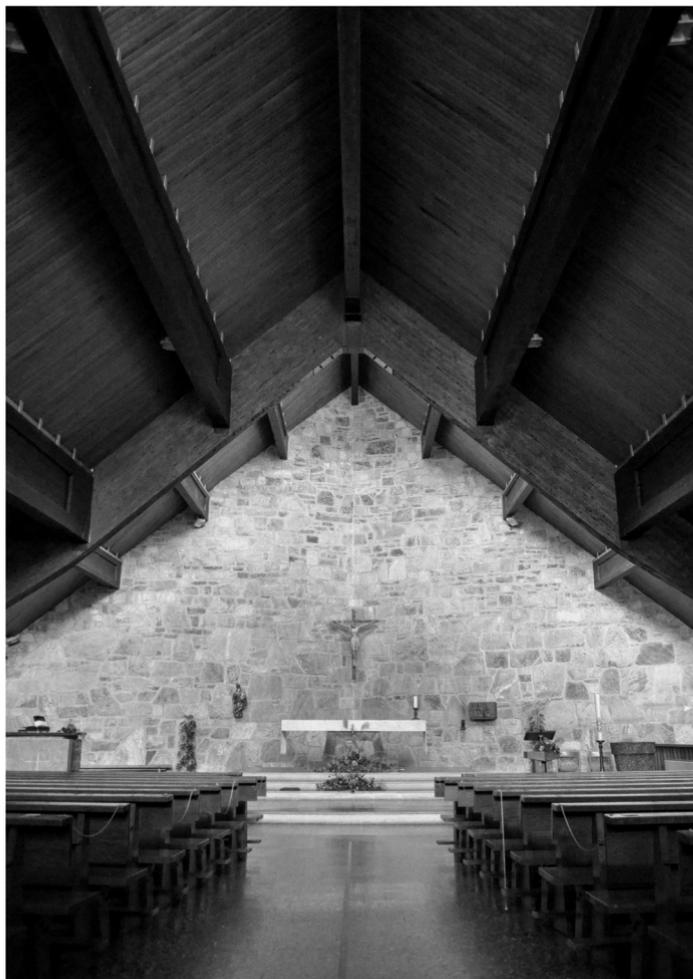
Dans un dernier temps, au sein de toute paroisse ont lieu des échanges à caractère plus formels qui s'établissent entre les différents organes institutionnels paroissiaux. Ces échanges développent une sociabilité formalisée s'articulant autour de liens de travail entre des personnes qui se connaissent bien, les amenant à débattre et se confronter. Chaque institution doit se mettre d'accord sur les thèmes centraux qu'elle décide d'aborder ou les messages qu'elle veut faire passer à travers les activités qu'elle organise. Une fois une thématique commune figée, il s'agit de mobiliser, préparer et coordonner, afin de faire fonctionner tout événement, soit autant d'occasions pouvant mêler disputes et tensions. Cette coopération doit donc avant tout faire preuve de solidarité entre les organes, afin de faire de la sociabilité institutionnelle le moteur de la communauté paroissiale et d'assurer le développement des activités religieuses.

Le fidèle consacré est également pratiquant et militant. Il est dévoué à sa paroisse et reconnu légitime pour agir en son nom.



Première messe de l'abbé Benjamin Caloz au Calvaire
Chandolin val d'Anniviers, 1937

Il met ses compétences au service du bon déroulement des activités religieuses et sait se rendre disponible et impliqué. Il est pour ainsi dire acteur au sein de son Eglise et au sein de la société, deux entités qu'il souhaite réconcilier.



Eglise Saint-Sylve
Vex, 1963

Toutes ces interactions au sein de l'Eglise et de ses édifices, qui ont prospéré pendant longtemps et qui jouent un rôle social majeur, se retrouvent malheureusement aujourd'hui mises en péril par la déchristianisation. Ce terme, utilisé pour la première fois dans les années 1840, exprime la constatation d'un mouvement de détachement de la foi et de la pratique religieuse chrétienne. Ces prémices de rupture, d'abord liées à l'investissement personnel des fidèles, sont ensuite accompagnées par la baisse croissante du nombre de chrétiens dès le début du 20^e siècle, qui se poursuit encore aujourd'hui. A ce détachement de la population vis-à-vis de la religion, il est difficile de nommer une seule raison. Cependant, des concepts tels que la libéralisation des moeurs, le développement des sciences, la hausse générale du niveau de vie mais aussi la liste interminable de scandales liés à l'Eglise, soient-ils sexuels ou autres, figurent parmi les grands acteurs de cette rupture. Cette réalité devient alors extrêmement problématique pour l'Eglise, qui voit ses édifices se vider progressivement, péjorant ainsi la sociabilité qui les entoure.

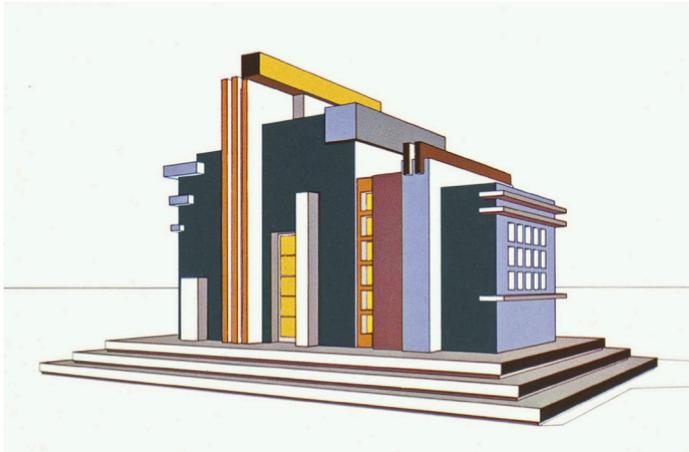
Si cet aspect est si problématique, c'est qu'il entraîne la désaffectation de l'édifice religieux et par conséquent le manque d'argent nécessaire à l'entretien d'un bâtiment qui, bien souvent, fait partie du patrimoine historique, culturel et architectural d'une quelconque région. Alors la communauté religieuse de plus en plus restreinte, bien qu'attachée sentimentalement à son église, la voit gentiment s'éteindre sous ses yeux. En Suisse, plus de deux cent bâtiments religieux ont déjà été détruits ou réaffectés. En effet, il est aujourd'hui courant de voir paraître



Réaffectation de l'église Saint-Joseph
Arnhem, 2015

dans différentes publications que telle ou telle église a été rachetée, puis transformée et réaffectée en salle de spectacle, en galerie d'art ou encore en boîte de nuit. Dans les villes comprenant plusieurs édifices religieux représentant une alternative de lieu de culte pour les chrétiens, cette solution semble être un compromis équitable profitant à l'ensemble de la société. Elle offre en effet, d'une part, de nouveaux lieux de loisirs aux habitants qui jouissent d'une situation souvent privilégiée dans le tissu urbain. De l'autre, elle regroupe les fidèles au sein d'édifices désormais moins nombreux, entraînant donc une hausse de la fréquentation ainsi qu'une réactivation sociale. Cependant, ces transformations si radicales blessent bien souvent la dignité autant architecturale que spirituelle du lieu, ne considérant à aucun moment les dimensions sentimentales et identitaires que contiennent les églises.

La situation dans les villages apparaît d'emblée plus compliquée. L'église unique de village agit la plupart du temps comme point de convergence. En Valais, cette affirmation se vérifie d'ailleurs sans grandes difficultés. C'est autour d'elle que s'établissent et s'articulent les divers bars, restaurants, magasins et autres services publics. De plus, elle occupe une place symbolique dans le coeur des habitants et joue un rôle primordial dans l'image générale du lieu. Compte tenu de ces constatations, la réaffectation de l'église dans un tel contexte ne s'envisage tout simplement pas. Cependant, la réduction du nombre de pratiquants est une réalité qui touche aujourd'hui également les villages. On constate en effet, que tant en termes d'utilisation propre des locaux qu'en termes de sociabilité, les églises ont sans aucun doute perdu de leur superbe et se trouvent toujours sur le déclin. C'est alors que tous les efforts investis par l'Eglise dans la



Chapelle-bar futuriste à Chiavari
Alberto Sartoris, 1920-1927

socialisation se perdent et s'effacent et que se pose la question de la configuration actuelle de l'église. On se demande en effet, si dans une société désormais changée, et si elle entend continuer à jouer un rôle social important, l'église peut demeurer un édifice exclusivement sacré.

Partie IV

Vers une nouvelle réforme

1 Récapitulatif

2 Orientations



Panneau-indicateur des horaires de cultes et messes
Sion, 1962

1 Récapitulatif

Que ce soit de manière chronologique ou thématique, les précédents chapitres ont abordé les différentes transformations de l'église en tant qu'édifice à travers les divers événements qui ont rythmé le 20^e siècle. D'abord en Europe, puis en Valais, ce travail a cherché à saisir les composants d'un bouleversement architectural des plus notables, avant d'aborder des thématiques sociales et une problématique plus actuelle. A partir de cet ensemble de sources et de constatations, la question de l'avenir des églises se pose presque naturellement. En s'appuyant sur l'ensemble de ce travail, cette dernière partie constitue une amorce projectuelle du travail pratique qui suivra cette étude. Elle propose un catalogue de réflexions personnelles ou de pistes d'action, afin d'envisager diverses options concernant le futur des églises.

Il me paraît tout d'abord nécessaire de faire part d'une première réflexion. En revenant sur les précédents chapitres, il est aisé d'y déceler que les différentes réactions architecturales de l'église surviennent bien souvent en réaction à un changement sociétal, à un événement marquant ou encore à une problématique spécifique liée au monde non religieux. Vivante de part ses fidèles, on se rend alors compte que l'Eglise, via ces bouleversements à répétition, poursuit un seul et unique but à savoir celui d'attirer la foule au sein de ses édifices. Le fait que l'architecture des églises cherche à s'adapter aux mouvances de la société, pour éviter de paraître hors de son temps ou encore démodée, est un constat qui en découle. C'est alors qu'une question me vient à l'esprit. Puisque nous vivons aujourd'hui au sein d'une société

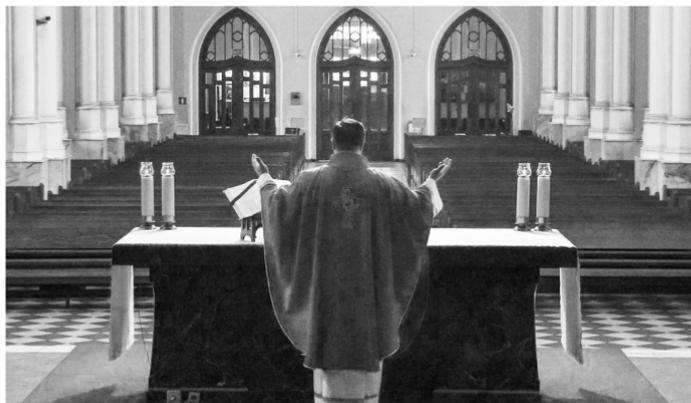


Eglise abandonnée
Lieu et date inconnus

dont le nombre de croyants et de pratiquants chrétiens est en forte baisse, n'est-il pas l'heure pour l'église de se réinventer ? Il suffit en effet d'en visiter quelques-unes pour que le décalage entre la démesure de l'édifice et son exploitation nous saute aux yeux. D'un point de vue purement pragmatique, cette situation est un désastre.

Seulement voilà, les églises font partie de ces architectures bâties pesant dans le patrimoine local et à haute valeur symbolique, sentimentale, voire identitaire. Au même titre que les musées, leur architecture possède, même si ceci est parfois discutable, une dimension de beauté, d'émerveillement et de spiritualité dont la valeur dépasse celle du simple rendement. Ce sont des édifices témoins d'une époque, des marqueurs dans le temps. Partout dans le monde, elles sont visitées et admirées, et entrent parfois dans la définition même d'un lieu. Alors, si un changement d'architecture ou encore des rites simplifiés ont pu suffire à éviter l'abandon des églises par le passé, le problème d'aujourd'hui semble bien plus complexe à résoudre. Il est en effet difficile de croire qu'une nouvelle architecture contemporaine religieuse puisse créer un regain de foi chrétienne dans la population, au même titre qu'il est difficile d'imaginer un nouveau concile adaptant à nouveau les rites religieux durant les prochaines décennies.

Comme discuté antérieurement, la solution consistant à désacraliser, puis réaffecter les édifices le plus touchés par le manque ne fonctionne que dans une moindre mesure et n'offre pas de réelles solutions à terme. Il ne s'agit donc pas ici de proposer en quoi l'église pourrait se transformer, mais bel et bien d'imaginer comment elle pourrait se réinventer. En d'autres termes, il s'agit



Un prêtre donne une messe dans une église vide
Moscou, 2020

de trouver comment projeter une église en tant que bâtiment nouveau, en tant que bâtiment adapté aux conditions sociétales nouvelles du 21e siècle.



Maison du peuple à Bienne
Edouard Lanz, 1930

Lorsqu'une église vient à manquer de fidèles, c'est l'aspect social, particulièrement dans les villages, qui est affecté. Si transformer radicalement une église dans un tel contexte et par conséquent priver une population de son lieu de culte ne s'envisage pas, il est cependant intéressant d'imaginer dans quelles mesures d'autres programmes acteurs de socialisation pourraient se coupler à l'espace sacré, imbriquant ainsi étroitement spiritualité et vie quotidienne. Cette fusion créerait à l'occasion un édifice multifonctionnel agissant comme véritable instance sociale au coeur d'un village. En effet, les événements religieux se poursuivent bien souvent autour d'un verre ou d'un repas, dans un bar ou un restaurant se trouvant à proximité. De la même manière que la communauté chrétienne se joint aux divertissements publics, l'ensemble d'une population pourrait également se retrouver dans des lieux faisant partie intégrante d'une église, sans pour autant devoir y ressentir une quelconque appartenance religieuse. C'est justement l'exclusivité programmatique voire l'élitisme des églises qui en font des bâtiments aujourd'hui délaissés.

Alors pourrait-on imaginer des églises à l'image des anciennes maisons du peuple, rassemblant sous un même toit plusieurs programmes ludiques, culturels et sociaux, et enrichissant vivement l'équipement urbain grâce aux nombreux services offerts.¹ En profitant d'une situation urbaine privilégiée, la condensation de ce type de programme au sein d'un même édifice, pouvant aller du restaurant au bar de nuit, serait réactivatrice de sociabilité. L'église redeviendrait alors un lieu vivant, mêlant la foule



Eglise Saint-Luc
Grenoble, 1968

et proposant des activités multiples. Elle deviendrait un édifice utile à tous et servant de référent social, de lieu identitaire d'un quartier ou d'un village, et non plus réservé. Son architecture si particulière et qualitative pourrait alors être vécue et appréciée par un ensemble plutôt que par un groupe de particuliers.

Si cette vision peut paraître utopique ou illusoire, elle est pourtant fondée sur les mêmes valeurs que celles véhiculées par l'Eglise, à savoir celles d'accueil, d'entraide ou encore de communion. Certes, un tel renversement de typologie serait à coup sûr écarté par les plus conservateurs, mais bel et bien un potentiel acteur de réactivation.

D'autre part, l'Eglise pourrait compter sur l'insertion au sein de ses édifices des institutions dans lesquelles elle s'impliquait auparavant. L'éducation et la santé sont en effet aujourd'hui deux domaines en plein essor dans lesquels la place vient à manquer. Sans aborder les questions politiques liées au contrôle de tel ou tel domaine par l'Eglise ou l'Etat, l'église pourrait envisager de devenir un édifice partagé offrant, d'une part, un lieu de culte, et de l'autre, des espaces liés à l'éducation, tels que des salles de classe, ou à la santé comme par exemple un cabinet de médecin. Avec une approche plus utilitaire que récréative, cette proposition n'aurait peut-être pas autant d'impact que la première, mais d'une certaine manière présenterait l'église comme un centre social impliqué dans le bon développement et la bonne santé d'un village. Ainsi, elle retrouverait une part de symbolisme qui aujourd'hui parle à une population de plus en plus restreinte.

Enfin, on peut se demander à quoi ressemblerait un édifice couplant église et logements. Si ce mariage paraît particulier de



Maison de la Diaconie
Sion, 2020

prime abord, il serait pourtant envisageable dans un contexte très urbain, au même titre que le serait des mariages entre église et bureaux. Cependant, cette combinaison pourrait se décliner en fonction d'espace d'accueil aux personnes défavorisées, sous une forme plus domestique, et s'additionnant ainsi aux diverses structures mises en place par l'Eglise aujourd'hui. En effet, cette dernière possède, du moins en Valais, plusieurs espaces déstigmatisés prenant la forme de cafés ou de restaurants et offrant, entre autres, de l'aide aux mères dans le besoin, un soutien dans les domaines médical ou juridique ou encore des repas peu onéreux à disposition des plus nécessiteux. Ces édifices, en collaboration avec l'Etat et les associations caritatives, témoignent aujourd'hui encore de l'implication de l'Eglise dans de la société et pourraient s'établir, sous différentes formes, au sein même des édifices religieux.

Bien sûr, la plupart de ces programmes peuvent tout à fait se passer de la contrainte de l'église et constituer des bâtiments à part entière et autonomes, ce qui est d'ailleurs le cas aujourd'hui. La mise en relation avec l'édifice religieux proposée vise, d'une part, à revaloriser ce dernier en lui conférant une forme et des caractéristiques nouvelles, mais sans le dépouiller de sa fonction, de son emplacement et de son rôle initial. D'autre part, elle offre aux différentes entités impliquées dans ce mariage la possibilité de s'échanger leurs qualités et de les mettre au service de la population.

D'un point de vue social, ces diverses propositions entraîneraient certainement une amélioration de la situation pauvre actuelle des églises. Mais qu'en serait-il du sentiment identitaire, de la part d'attachement à l'image et des dimensions spirituelles



Eglise paroissiale
Saint-Martin, 1950

qu'évoquent ces édifices dans un contexte tel que celui du Valais ? En effet, les églises, au-delà de leur fonction de lieu de culte, font partie d'un patrimoine commun auquel ne se rattache pas uniquement les fidèles, mais une plus vaste partie de la population. Il est d'ailleurs courant chez certaines personnes non-pratiquantes voire non-croyantes de participer à une célébration particulière, ou même de se marier, dans leur église d'origine par tradition ou, afin d'affirmer leur enracinement au sein d'un lieu. Comme cela en témoigne, les notions d'identité et d'attachement à un village sont très souvent intimement liées à l'édifice religieux qui y est construit. L'église est donc un bien commun sacré, apprécié de sa population et reflet de son image. Elle possède une force qui lui est propre et qui parvient à toucher les êtres humains.

Il convient donc de tenir compte de ces différents aspects, car c'est bien là que se trouve l'erreur à ne pas faire. Il ne s'agit assurément pas de simplement raser toutes ces bien-aimées églises, afin de les remplacer par un condensateur social grotesque et performant. Les clés de réussite de ces mariages potentiels résideraient dans la finesse, l'élégance et la beauté intrinsèque de l'architecture de ce nouveau bâtiment, lui conférant une pertinence et un rayonnement sur les plans social et spirituel. A cet édifice nouveau pourraient toujours s'attacher et s'identifier les chrétiens, mais également l'ensemble des habitants d'une ville ou d'un village.

¹ APREA, Salvatore. La Maison du Peuple d'Edouard Lanz à Biemme. Cathédrale laïque du prolétariat et de la modernité, Matières 14, Lausanne, PPUR, 2018, pp. 146-155.

Conclusion

« On se levait à 6h30, afin de se préparer à assister à la messe de 7h, à laquelle nous devions arriver à jeun. Comme celle-ci était en latin, on ne comprenait, pour ainsi dire, rien. Alors on lisait le petit livret, en latin lui aussi, placé devant nous et faisant office de seule distraction. On attendait ensuite patiemment la fin pour rentrer déjeuner et partir à l'école. »

Tel était le quotidien de ma grand-mère et de ses six frères et soeurs ayant grandi dans le petit village valaisan de Mase. Aussi inconcevable que cela puisse paraître, une seule génération sépare ce mode de vie de celui que j'ai connu, celui de se rendre à l'église qu'à l'occasion d'un événement particulier, tel qu'un baptême, un mariage ou un enterrement. Cette génération est, pour ainsi dire, la dernière à avoir connu *l'Eglise de force*, ainsi que la dernière à assister aujourd'hui aux célébrations régulièrement, *par habitude*. Ainsi, bientôt les églises ne seront plus que fréquentées par les fervents croyants, qui se font, eux, de plus en plus rares. Cet aussi brusque changement de coutumes et de tradition témoigne véritablement de l'ampleur du phénomène de déchristianisation et de perte de foi ou de croyance qui entraîne aujourd'hui la désaffectation des églises. Il n'augure par ailleurs pas de futur renversement entraînant un nouvel essor de la chrétienté.

En effet, voilà quelques temps que la foi et l'Eglise ont cessé d'imprégner le quotidien des sociétés occidentales, et pourtant, les traces de cette période demeurent figées au centre des villes et des villages, incarnées par des édifices tristement vides. Tris-

tement vides dans le sens social, bien sûr ce texte ne constitue en aucun cas un plaidoyer pour plus de religiosité. Il cherche plutôt à imaginer des solutions réconciliant l'église et la vie quotidienne, afin de retrouver, au sein des villes et des villages, des lieux beaux, vivants et rayonnants de sociabilité.

N. B. : Ce texte constitue la première partie de mon travail de master. La seconde partie consistera à développer un projet fondé sur l'ensemble des connaissances acquises tout au long de cette étude. Ce dernier présentera donc une synthèse de toutes les réflexions menées, adaptée aux contraintes plus spécifiques et précises du site choisi et de l'environnement social qui y est présent.

Bibliographie

- BÄCHER, Max. Walter M. Förderer, architecture-sculpture. Neuchâtel: Editions du Griffon, 1975.
- BACHMAN, Jul, VON MOOS, Stanilaus. *New Directions in Swiss Architecture*. New York: George Braziller, Inc., 1969.
- BLANCHET, Christine, VEROT, Pierre. *Architecture et arts sacrés, de 1945 à nos jours*. Paris: Archibooks, 2015.
- BULLETTIN paroissial du Val d'Anniviers. Dossier: L'Eglise en Valais. Novembre 1973.
- CHARBONNET, Marius. *L'église d'Hérémece en Valais*. Sion: Valprint SA, 1980.
- CRETIAZ-STURZEL, Elisabeth. *Heimatstil, Reformarchitektur in der Schweiz, 1896-1914*. Frauenfeld: Huber & Co. AG, 2005.
- CURTIS, William. *L'architecture moderne depuis 1900*. Paris: Phaidon Press Limited, 2004.
- ETAT du Valais, ARCHIVES de la construction moderne. *L'architecture du 20e siècle en Valais, 1920-1975*. Gollion: Infolio, 2014.
- FANELLI, Giovanni, GARGIANI, Roberto. *Histoire de l'architecture moderne, structure et revêtement*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014.
- FRAMPTON, Kenneth. *L'Architecture moderne, Une histoire critique*. Paris: Thames & Hudson, 2006.
- GARGIANI, Roberto. *Auguste Perret*. Milano: Gallimard/Electa, 1994.
- GROSS, Pierre-Olivier. *Les relations entre l'Eglise et l'Etat en Valais 1880-1939*. Mémoire de Maîtrise, juin 2009.
- LEBRUN, Pierre. *Le temps des églises mobiles, l'architecture religieuse des trente glorieuses*. Gollion: Infolio, 2011.
- LE GENDRE, Armelle. *Comment regarder une église*. Editions Hazan, 2014.
- MUMFORD, Lewis. *The Death of the monument*. Londres: Faber and Faber, 1937.
- RAEMY-BERTHOD, Catherine. *Eglises et chapelles de Bagnes*. Verbier: Publi-print, 2008.

Autres

- APREA, Salvatore. La Maison du Peuple d'Edouard Lanz à Bienne. Cathédrale laïque du prolétariat et de la modernité, *Matières* 14, Lausanne, PPUR, 2018, pp. 146-155.
- BELL, Jonathan. Walter Maria Förderer's 1960s European churches remain avant-garde today. 04 mai 2019. <https://www.wallpaper.com/>
- BOBINEAU, Olivier. Sociabilité et socialisation paroissiales : Une comparaison franco-allemande. Ehess, 2006.
- CAPRONNIER, Jean-Charles, FOURNIS, Frédéric, GERARD, Alexandra, TOUZET, Pascale. L'art sacré entre les deux guerres : aspects de la Première Reconstruction en Picardie, *In Situ*, 2009.
- DUPUY, Bernard. Ecclésiologie. *Encyclopædia Universalis France*, 2020. <https://www.universalis.fr/>
- Eglise Saint-Nicolas (Hérémece) In: Wikipédia.
- ERLANDE-BRANDENNURG, Alain. Eglise, architecture. *Encyclopædia Universalis France*, 2020. <https://www.universalis.fr/>
- Frères en marche. Eglises et architecture, miroirs de nos attentes. No 3, juillet 2020.
- GARD, Jean-Michel. Alberto Sartoris et le Valais. Source inconnue, 1982.
- GIULIANI, Jean-Pierre. 50 ans d'architecture moderne en Valais. *Confédéré*, 17 décembre 1982.
- HUMEAU, Edmond. La nouvelle église de Lourtier (Valais). *Das Werk*, vol. 19, 01 décembre 1932.
- JAUNIN, Françoise. Editions des Valeurs Nouvelles, cahier no 4. Publié à l'occasion des expositions personnelles d'Alberto Sartoris, 1995.
- Le Monde. Les principaux apports du concile Vatican II. 11 Oct. 2012, <https://www.lemonde.fr/>
- NEUENSCHWANDER FEIHL, Joëlle. René Bonnard entre régionalisme pittoresque et modernité, *Matières* 15, Lausanne, PPUR, 2019.
- New Catholic Encyclopedia. Church Architecture, History of . 16 Oct. 2020, <https://www.encyclopedia.com>
- PARVEX, Marie. Le XXe siècle, l'âge d'or de l'architecture religieuse en Valais. 29 décembre 2014. <https://www.letemps.ch/>
- PICON, Antoine. De la structure à l'ornement. Notes prises dans le cours, EPFL, Lausanne, 2019.
- Wreckovation In: Wikipedia.

Crédits d'illustrations

Partie I : p.16 [histoire-image.org](#) | p.18 [www.laculturegenerale.com](#) | p.20 [commons.wikimedia.org](#) | p.22 [commons.wikimedia.org](#) | p.24 [schola-sainte-cecile.com](#) | p.26 [www.pinterest.com](#) | p.28 [www.geneanet.org](#) | p.30 [www.akpool.co.uk](#) | p.32 [www.saintemarguerite.org](#) | p.34 [fr.wikipedia.org](#) | p.36 [www.rtl.fr](#) | p.38 Gargiani Roberto, Auguste Perret | p.40 Gargiani Roberto, Histoire de l'architecture moderne | p.42 [de.wikipedia.org](#) | p.44 [de.wikipedia.org](#) | p.46 [histori.hem.free.fr](#) | p.48 [www.pinterest.fr](#) | p.50 [www.geneanet.org](#) | p.52 [www.koelnarchitektur.de](#) | p.54 [www.hiepler-brunier.de](#) | p.56 [www.pinterest.it](#) | p.58 [theses.univ-lyon2.fr](#) | p.60 [archeyes.com](#) | p.62 [blog.jeunes-cathos.fr](#) | p.64 [www.couventdelatourette.fr](#) | p.66 [www.strasse-der-moderne.de](#) | p.68 [www.cath.ch](#) | p.70 [www.cath.ch](#) | p.72 [www.christianbeck.com](#) | p.74 [www.lames.archi](#) | p.76 Lebrun Pierre, Le temps des églises mobiles | p.78 [www.hasselblad.com](#)

Partie II : p.82 [blog.nationalmuseum.ch](#) | p.84 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.86 Imhalsy Pierre, Hérémece béton | p.88 [www.atlasofplaces.com](#) | p.90 [www.christianbeck.com](#) | p.92 photo de l'auteur | p.94 [vslibre.wordpress.com](#) | p.96 photo de l'auteur | p.98 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.100 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.102 photo de l'auteur | p.104 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.106 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.108 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais | p.110 Das Werk, vol. 19, 1932 | p.112 Frampton Kenneth, L'architecture moderne | Das Werk, vol. 19, 1932 | p.114 Das Werk, vol. 19, 1932 | p.116 Baudin Antoine, Le monde d'Alberto Sartoris dans le miroir de ses archives | p.118 [notrehistoire.ch](#) | p.120 Archives de la construction moderne, EPFL | p.122 Das Werk, vol. 19, 1932 | p.124 photo de l'auteur | p.126 Imhalsy Pierre, Hérémece béton | p.128 photo de l'auteur | p.130 photo de l'auteur | p.132 photo de l'auteur | p.134 photo de l'auteur | p.136 Etat du Valais, Archives de la construction moderne. L'architecture du 20e siècle en Valais

Partie III : p.140 Imhalsy Pierre, Hérémece béton | p.142 Schmid Raymond, Médiathèque Valais | p.144 Fonds Imstepf Fridolin, Médiathèque Valais | p.146 Fonds Imstepf Fridolin, Médiathèque Valais | p.148 Collection Guex André, Médiathèque Valais | p.150 Fonds Imstepf Fridolin, Médiathèque Valais | p.152 Schmid Raymond, Médiathèque Valais | p.154 Krebsler Charles, Médiathèque Valais | p.156 photo de l'auteur | p.158 [laskateboarderie.com](#) | p.160 Baudin Antoine, Le monde d'Alberto Sartoris dans le miroir de ses archives

Partie IV : p.164 Schmid Philippe, Médiathèque Valais | p.166 Wiertz Perry, [www.ohmyprints.com](#) | p. 168 Andrei Vasilyev, [www.philomag.com](#) | p.170 Steiner Julien, Maison du peuple versus Hôtel Elite | p.172 [theses.univ-lyon2.fr](#) | p.174 [www.cath.ch](#) | p.176 photo de l'auteur

L'ensemble de ce travail a été rédigé en prenant appui sur la consultation d'ouvrages historiques, d'archives et sur les diverses discussions échangées avec des personnalités actrices au sein de l'Eglise catholique valaisanne, que je remercie pour leur disponibilité et leur ouverture.

Au même titre, merci à Géo pour l'enthousiasme et la relecture et à tous mes proches pour les échanges d'idées et le soutien.

Merci également à Vincent Kaufmann et Salvatore Aprea pour le suivi et l'investissement.

